

Journal école de l'Institut de Journalisme Bordeaux Aquitaine

IMPRIMATUR

#681
GRATUIT
8 AVRIL
2013

DES HOMMES ET DES PONTS



SOMMAIRE

Couper les ponts ?

Pourquoi s’obstiner à construire des ponts ? C’est nécessaire et pratique, certes. Mais le symbole n’est pour autant pas absent. Il s’agit d’ériger une voie, un lien entre deux rives, deux mondes. En 2002, lors de la création de la monnaie unique, la Banque Centrale Européenne, BCE, avait choisi le pont comme symbole de « l’union des peuples européens entre eux et de l’Europe avec le reste du monde ». Un dessin représentant ce type d’ouvrage est présent sur chaque billet. Aujourd’hui, l’euro flanche et la solidarité entre les pays est plus que jamais remise en question. Mais dans ce cas, un peuple sans pont, est-ce un peuple qui n’échange pas ? Une ville sans pont, est-ce une ville qui ne communique pas ? Depuis une quarantaine d’années, l’agglomération bordelaise multiplie les projets pour traverser la Garonne. Tunnel, passerelle, pont, navette fluviale... Le petit dernier, le pont Chaban-Delmas, est à peine sorti des eaux que l’on parle déjà d’en construire un nouveau dans le prolongement du Boulevard J.J. Bosc. Au début du XX^{ème} siècle, la ville était en manque de voies d’échanges. Aujourd’hui, Bordeaux aurait-elle des velléités de sur-communiquer ? Car justement, communiquer,



Morgane Thimel
Rédactrice en chef

n’est-ce pas là le nerf de la guerre ? Politiciens, travailleurs sociaux, artistes... toutes ces professions sont basées sur l’échange et la complémentarité que l’on met en place entre plusieurs individus. Ce sont des connexions qu’elles recréent. Une interaction que tous recherchent, une interaction nécessaire. Dans ce numéro 681 d’Imprimatur, nous avons souhaité témoigner de ce lien. Mettre en avant des initiatives mises en place par une population, un quartier, une association ou juste une personne. Montrer qu’à l’heure du tout-communication, il peut se passer des choses à deux pas de chez soi que l’on ignore encore. Montrer que finalement, malgré tous les outils à notre disposition, on a encore besoin de ces liens humains. ☺

- 3 **UNE ESTHÉTICIENNE PAS COMME LES AUTRES**
- 4 **MÉLENCHON FAIT LE SHOW À BORDEAUX**
- 6 **NORA, MAMAN SANS-PAPIERS**
- 7 **SANS TOIT NI LOI**
- 8 **UNE EXPÉRIENCE DE HAUT VOL**
- 10 **TRADERS ROBOTS**
- 11 **POULE Y ES-TU ?**
- 12 **FOCUS : L'EAU COULE SOUS LES PONTS BORDELAIS**
- 16 **VIVRE À QUAI**
- 17 **ALLÔ DOCKER ?**
- 18 **MON LIVRE, MA BATAILLE**
- 20 **AVEC LE TONTON DE NOUNOURS**
- 22 **UN AIR DE BRÉSIL À BORDEAUX**
- 23 **EN SELLE AVEC PIERRE DURAND**
- 24 **SOURIS À TES ORGANES**

Photo de Une : Archives Sud-Ouest

MAQUILLER LES MAUX

Depuis une quinzaine d’années, Eve Lapouge est socio-esthéticienne à l’Institut Bergonié à Bordeaux. Dans ce centre de lutte contre le cancer, elle prodigue des soins esthétiques, livre ses conseils aux patients, mais surtout les écoute et tente de leur faire oublier la maladie, au moins pour quelques heures...

EVE LAPOUGE, EN QUOI CONSISTE EXACTEMENT LE MÉTIER DE SOCIO-ESTHÉTICIENNE ?

Tous les jours, je vais de chambre en chambre et réalise des gommages, des masques, des massages des mains, des soins du visage. Les patients sont atteints du cancer, parfois ils perdent leurs sourcils et leurs cils à cause des traitements de chimiothérapie. Dans ces cas-là, je leur apprend à maquiller leur regard, je leur livre des conseils sur les produits à appliquer ou pas, comment les utiliser, comment se les procurer. Je leur remets aussi un livret de conseil expliquant tout ça. Tout cela est gratuit pour les patients et fait partie de l’accompagnement de l’hôpital lors du traitement.

EN QUOI EST-CE DIFFÉRENT DU MÉTIER D’ESTHÉTICIENNE TEL QU’ON LE CONNAÎT ?

Il y a un côté vraiment humain. Ici, il y a de tout, des gens qui viennent de manière régulière pour le traitement et qui repartent chez eux le soir, d’autres qui restent à l’hôpital, beaucoup qui y passent les derniers moments de leur vie... Alors, on les accompagne, et bien sûr, on s’attache à eux. Lors des soins, l’écoute joue énormément. Je n’entends pas jouer le rôle de psychologue, mais parfois c’est presque cela. Quand j’entre dans la chambre

par Audrey Parfait

des patients, ils sont souvent en pleurs, démo-ralisés, parlent beaucoup de la mort. Alors j’essaie, de mon mieux, de les faire rire, leur redonner le sourire. Le but est surtout qu’ils aient à nouveau l’envie de s’occuper d’eux-mêmes, de renouer avec leur corps, de retrouver confiance en eux. De pouvoir s’exprimer, tout balancer. Ils se confient généralement beaucoup, ils évacuent et je joue le rôle d’éponge. Avec moi, ils abordent des aspects de leur vie dont ils ne parlent pas avec les médecins. Certains me confient des problèmes plus profonds encore que la maladie, des histoires concernant leur enfance, des problèmes de violence, de viol... Ca va parfois très loin.

QUELS SONT LES RETOURS DES PATIENTS ? PENSEZ-VOUS QUE CELA LES AIDE RÉELLEMENT À MIEUX VIVRE LA MALADIE ?

Cette année, j’ai livré mes soins à environ 1100 patientes, dont 80 hommes. Les soins sont gratuits, mais plusieurs patients m’ont fait des dons pour me remercier. Avec cet argent, je fais des troussees de soin avec des produits ou encore des prothèses capillaires, et je les offre aux patients qui ne pourraient pas se les payer. Ces dons me laissent penser qu’ils en-

couragent l’initiative et que cet accompagnement leur a apporté quelque chose. Et puis, beaucoup me remercient régulièrement.

CE N’EST PAS TROP DIFFICILE POUR VOUS, D’ÉPONGER LA TRISTESSE DES PATIENTS ET DE CÔTOYER LA MORT AU QUOTIDIEN ?

Dès le départ, j’ai demandé à visiter la morgue pour me faire une idée de ce qu’était la mort. J’en avais une vision horrible. On m’a alors montré une patiente décédée et là j’ai vu qu’elle semblait apaisée, elle était magnifique. Cela m’a rassurée et m’a permis d’avancer. Maintenant, quand je sais qu’une patiente va mourir, je parviens à relativiser. Je me dis qu’elle sera belle, même dans la mort. En revanche, là où cela devient vraiment difficile, c’est que je vois de plus en plus de jeunes atteints de cancers... Moi j’ai 32 ans, je vois beaucoup de très jeunes adultes, alors je ne peux pas m’empêcher de me projeter un peu et de me dire que cela peut arriver à n’importe qui du jour au lendemain. Il y a quelques années, j’ai vécu un accident très grave en voiture et j’ai frôlé la mort. Travailler à l’hôpital est une leçon de tous les jours, cela m’aide à vivre beaucoup mieux ma vie. Cela me fait prendre conscience que la vie, c’est la santé, et qu’il faut vraiment tout vivre au maximum, se prendre beaucoup moins la tête et profiter. ☺



Eve Lapouge

LE PARTI DE GAUCHE PREND BORDEAUX

Le Parti de gauche de Jean-Luc Mélenchon s'est réuni à Bordeaux les 22, 23 et 24 mars. L'objectif ? Faire oublier les échecs électoraux et donner une ligne claire avant les municipales de 2014. Reportage en coulisses.

Photos et textes par Anthony Rivat

1317 #CongrèsPG

Twitter est aujourd'hui devenu un indispensable des grands rendez-vous politiques. Lors de ce congrès bordelais du Parti de gauche, le hashtag (mot clé) officiel, #CongrèsPG a été utilisé 1 317 fois par les personnalités et journalistes présents. Le compte officiel du parti s'est même félicité, samedi 23 mars, d'apparaître dans le classement des sujets les plus en vogue sur le réseau social.

Front (inter)national

GRANDÔLA, VILA MORENA

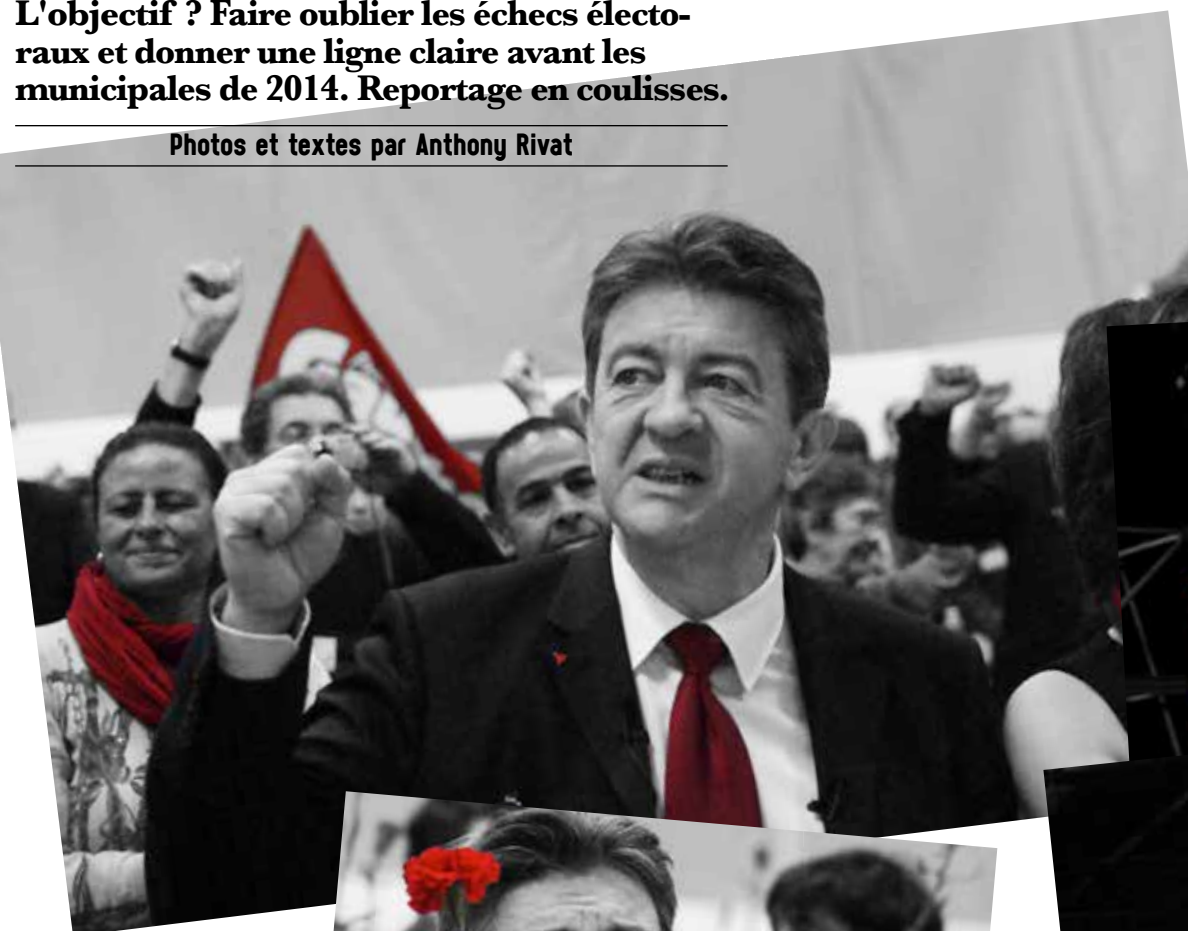
« Grandôla, ville brune ». Le congrès se tait quelques minutes durant son deuxième jour. Parmi les trente-cinq pays invités, on compte le Portugal. Ses représentants commencent à entonner ce chant révolutionnaire. Entouré par les photographes, Jean-Luc Mélenchon a les larmes aux yeux et le poing levé. Difficile de savoir si ces larmes sont sincères ou non. « *C'est un très beau chant* », lance-t-il à son voisin. Lors de son meeting du lendemain, le co-président du Parti de gauche reprendra ce chant, toujours avec émotion. « *A chaque coin un ami. Sur chaque visage, l'égalité* », traduit-il.

TRENTE-CINQ PAYS PRÉSENTS

Pendant plusieurs minutes, Hélène Franco, magistrate proche de Jean-Luc Mélenchon, nomme les quatre-vingt invités étrangers. « *Il y a des représentants de tous les continents* », se félicite-t-on alors. En effet, des personnalités de gauche sont venues d'Australie, du Brésil ou encore de Syrie. En tout, trente-cinq pays sont représentés et chacun des présents salue la foule des congressistes sous un tonnerre d'applaudissements.

HOMMAGE À CHOKRI BELAÏD

L'opposant tunisien, assassiné le 6 février 2013 a eu droit à un hommage lors du congrès du Parti de gauche. Sous un portrait du politicien, Jamel Chargui (2), membre du Front populaire tunisien, lit un message de la veuve de Belaïd. Pendant une dizaine de minutes, les congressistes rendent hommage au « *martyr de la liberté et de la patrie tunisienne* ».



L'œillet, « un symbole »

Pendant chaque pause du weekend, les organisateurs du congrès déposent de grands œillets rouges sur les tables. « *Cette fleur s'est imposée à nos boutonnieres et à nos poings* », lance François Delapierre, secrétaire national du Parti de gauche. Symbole de la révolution portugaise de 1974, la fleur (1) est aujourd'hui « *un symbole contre l'austérité* », ajoute Delapierre. Pendant les trois jours du congrès, les congressistes ne s'en séparent pas.



SANS-PAPIERS SANS CRAYONS

Aya, Malak et Adam ont 8, 5 et 4 ans. Ils parlent français et vont à l'école, mais dorment encore à l'hôtel. Leur maman Nora, en attente de titre de séjour, a fui son mari pour les protéger. Aujourd'hui, elle risque d'être séparée de ses enfants.

Le seul avion qui devrait sortir des écoles, c'est un avion de papier s'envolant par une fenêtre. » Les messages sur les drapeaux jaunes et rouges n'auront pas été vains. Le 30 mars, l'annonce du prolongement de l'hébergement de la famille Lyamani sonnait

comme une petite victoire pour les écoles André Meunier et Noviciat de Bordeaux. Avant le verdict de la préfecture, Nora et ses enfants auront encore un peu de répit et pourront continuer à vivre ensemble, en France. Lorsqu'elle est arrivée à Bordeaux avec ses enfants, c'est tout un réseau qui s'est créé autour d'elle. Quand on voit la police chercher les enfants à la sortie de l'école, forcément, ça secoue. Parents, enseignants, associations, élus, tous membres de son comité de soutien ont décidé d'organiser un parrainage républicain, contre un système qui interdit à une mère de protéger ses enfants. Sur la place Pierre Renaudel, à la veille de l'échéance, les enfants dessinent à la craie sur les trottoirs pendant que l'on signe les papiers symboliques. « *Le parrainage n'est prévu par aucun texte législatif* », rappelle Lydie Privat, qui a participé à l'organisation de l'événement. « *C'est un geste symbolique pour faire bouger les choses pour les sans-papiers.* »

« IL A COMMENCÉ À ME FRAPPER, ET À FRAPPER NOS ENFANTS »

Nora Lyamani est marocaine. Elle vit en France depuis deux ans, d'hôtels en foyers avec Malak, Aya et Adam. Après avoir obtenu un titre de séjour en Espagne, la famille a voulu rejoindre la France, faute de travail dans la péninsule. Aujourd'hui seule, Nora a eu le courage de quitter son mari devenu violent il y a quelques mois. « *Il était maçon quand nous vivions près de Libourne. Quand son patron a su qu'il n'avait pas de papiers, il a refusé de le régulariser. Mon mari a perdu son emploi et commencé à me frapper, et à frapper les enfants.* » Le dédic à eu lieu lors de sa fausse couche, au mois de septembre. Enceinte de deux mois, Nora a perdu son enfant sous les coups de son mari. « *Il me donnait des coups de balai dans le ventre. J'ai perdu beaucoup de sang. Quand je*

Par Amandine Sanial & Géraldine Robin

suis arrivée à l'hôpital, il était trop tard, je l'avais perdu. ». De peur qu'il recommence ou s'en prenne aux enfants, Nora n'a rien dit. C'est une assistante sociale qui l'a aidée à porter plainte, par le biais de l'association Vict'aid. C'est Brigitte Lopez, du Réseau éducation sans frontières (RESF) qui l'a soutenue depuis le début. « *J'ai d'abord raconté ce qu'il s'est vraiment passé à mon médecin, puis je suis allée voir les gendarmes. J'ai réussi à échapper à mon mari, et fuir avec mes enfants.* »



<http://les-gribouillages-de-rakid.fr>

TRAVAIL, FAMILLE, LOGEMENT

Depuis, Nora et ses enfants bénéficient de l'ASE (Aide sociale à l'enfance), et sont relogés d'appartements en hôtels tous les quinze jours. Et tous les quinze jours, elle risque d'être séparée de ses enfants si elle n'est plus hébergée. Lydie Privat se désole : « *En matière d'hébergement, c'est verrouillé. Sur Bordeaux, y a énormément de logements vides, et malgré ça, les familles sont quand même refoulées. Quand on sait que la domiciliation mène le plus souvent à la régularisation, il y a de quoi devenir dingue.* » Pas de quoi décourager Nora. Elle se promène avec son dossier de paperasses sous le bras, et sourit en exhibant fièrement sa promesse d'embauche, calée entre sa demande de titre de séjour et les lettres de son avocat. « *Je vais bientôt travailler dans la vigne. Cela devrait m'aider à obtenir un logement pour que mes enfants restent scolarisés ici.* » C'est même pour eux seuls que Nora se bat pour des papiers. Pour encore quelques semaines, elle pourra les garder auprès d'elle, avant que la préfecture ne rende sa décision. « *Tout ce que je veux, c'est qu'ils puissent vivre et aller à l'école en France.* » Bonne nouvelle ; au vu de la mobilisation du 29 mars, l'avocat de Nora a déjà écrit au Ministère de l'Intérieur pour accélérer la procédure. 🐼

Pour signer la pétition, rendez-vous sur le site www.educationsansfrontieres.org.

LA TRÊVE DE LA DISCORDE

Les conditions climatiques du début du mois de mars ont amené le ministère du logement à repousser la fin de la trêve hivernale au 31 mars. Soulagement pour les uns, effet d'annonce pour les autres, les quinze jours supplémentaires de trêve sont maintenant terminés. Alors que les procédures d'expulsions reprendront leur cours, le combat des associations d'aide au logement continue.

Par Alice Pozyski

Quatre mois et quinze jours pour respirer un peu. Les dates sont précises. Du 1er novembre au 15 mars, les expulsions locatives sont interdites en France. Pour les locataires en difficulté, la trêve hivernale est alors l'assurance d'avoir un toit en période de froid. Une pause annuelle qui n'empêche toutefois pas les bailleurs d'engager un recours devant le tribunal d'instance en vue d'une procédure d'expulsion. En 1998, date du vote de la loi sur la trêve hivernale, la France comptait plus de 75 000 décisions de justice pour expulsions. En 2011, le chiffre dépassait les 113 000. À la même date en Gironde, 2 483 assignations avaient abouti sur 273 expulsions locatives.

« LA TRÊVE HIVERNALE NE DEVRAIT PAS EXISTER »

Cette année les températures rigoureuses du mois de mars ont poussé le ministère du logement à prolonger la fin de la trêve hivernale. Une décision vécue comme un soulagement pour certaines associations de défense des locataires. À la *Confédération Nationale du Logement* (CNL) de Gironde, ce bref répit a rapidement laissé place à la colère : « *Les quinze jours sont certes profitables au locataire, mais cela ne change rien à ses difficultés et au risque qu'il a d'être expulsé. Cette annonce, c'est de la poudre aux yeux* », s'indigne Christine Besse, permanente juridique de l'association. La CNL est plus généralement contre le procédé de trêve hivernale « *qui ne résout la question des expulsions que pour un temps* ». À la place, l'association soumet l'idée d'une « *garantie loyer impayé* ». Le propriétaire aurait alors la possibilité de contracter une assurance privée pour prendre le relais en cas d'impayé du locataire. Elle réclame en parallèle un moratoire pour arrêter les expulsions que Didier Pavageau, secrétaire confédéral de l'association, qualifie de « *pratiques moyenâgeuses* ».

SOLICITATION TARDIVE ET MÉCONNAISSANCE DES DROITS

Les locataires qui s'adressent à la CNL pour une aide administrative (en vue d'une aide financière), juridique, ou une médiation, le font souvent trop tard. Lorsqu'arrive le spectre de l'expulsion, c'est bien souvent après une accumulation d'impayés. « *On peut trouver des solutions à la dette. D'autant plus que les impayés ne concernent pas seulement le loyer, mais aussi les charges locatives. La CNL devrait intervenir avant* », regrette Christine Besse. La permanente juridique conseille d'ailleurs aux locataires de s'adresser aux associations dès les premières difficultés de paiement. L'ar-

rangement à l'amiable est bien souvent la meilleure des solutions, et trouver un terrain d'entente avec le propriétaire est encore possible. Trop souvent pourtant, les personnes attendent l'assignation au tribunal avant de demander de l'aide. La raison pour laquelle les locataires tardent à faire appel à l'association questionne Christine : « *Est-ce par dignité, amour propre ou par méconnaissance de leurs droits ?* » Si la permanente juridique de la CNL ne connaît pas la réponse, elle remarque en revanche que l'origine des difficultés financières évolue. « *Nous avons de plus en plus de couples monoparentaux* ». C'est d'ailleurs bien souvent après un accident de la vie, chômage, divorce ou maladie, que les personnes se retrouvent dans cette situation. « *Pour autant, on peut trouver une solution, si les locataires viennent nous voir à temps. C'est-à-dire avant la fin de la trêve hivernale* ». Car si les difficultés financières peuvent être passagères, l'expulsion est, elle, définitive. « *Et l'on sait combien reloger les familles est une affaire difficile* », conclut-elle. 🐼

Le 16 mars, la CNL et d'autres associations se sont rassemblées pour protester contre la trêve hivernale, place de la Victoire à Bordeaux.



RÉGULARISATION MODE D'EMPLOI

Pour tous les dossiers, les demandeurs de titre de séjour doivent fournir :

- les indications relatives à l'état civil
- un passeport
- un visa
- 3 photographies d'identité
- un justificatif de domicile

Nora a fait une demande de carte de séjour au titre de « *vie privée et familiale* ». La préfecture dispose encore de deux mois pour rendre sa décision. Pour obtenir ses papiers, il lui faut fournir :

- une promesse d'embauche
- l'hébergement et la scolarisation de ses enfants

Et pour trouver un logement, il faut... un titre de séjour.

« EN APESANTEUR, TU TE SENS POUSSIÈRE »

Le 15 mars dernier, Jonathan Beneteau, médiateur à Cap sciences à Bordeaux, embarquait pour le premier vol parabolique commercial d'Europe. Avec une quarantaine d'autres chanceux, il a pu expérimenter quelques minutes en état d'apesanteur. Une opportunité unique, autrefois réservée aux scientifiques. Le jeune trentenaire raconte ses sensations.



Jonathan Beneteau a pu participer gratuitement à cette grande première en gagnant un concours du CNES.

Jonathan, le 15 mars, tu embarquais pour le « premier vol découverte en apesanteur » d'Europe à bord de l'Airbus A300 Zéro G, à l'aéroport de Bordeaux Mérignac. Comment s'est déroulée cette journée hors du commun ?

Le jour du vol, nous étions une quarantaine de personnes répartie en quatre équipes de dix. Certains avaient gagné ce vol après avoir participé à un concours lancé par le CNES. C'était le cas pour quelques enseignants, étudiants ou médiateurs comme moi... Les autres avaient déboursé 6000 euros pour faire partie de l'expédition. Nous avons reçu un briefing par les instructeurs de *Novespace*, les organisateurs du vol, dans un hangar à l'aéroport. Puis nous avons enfilé nos combinaisons, on nous a fouillés car il était interdit d'emporter à manger et à boire à bord. Une fois arrivés sur le tarmac, l'Airbus nous attendait. À ce stade là, j'avais vraiment l'impression que nous partions en mission ! Beaucoup réalisaient un rêve. Le monsieur à côté de moi était venu de Suisse. Cela faisait sept ans qu'il écrivait des mails à *Novespace* pour pouvoir embarquer sur un vol en apesanteur. Au-delà de l'excitation ressentie, j'avais aussi le sentiment de subir quelque chose, d'être le « cobaye d'une expérience mystique » [rires]. Une fois à l'intérieur de l'avion, au milieu, tous les sièges avaient été enlevés pour laisser place à une zone de « *free floating* » : un espace rempli de tatamis où on allait profiter de l'apesanteur. Et là, l'avion décolle et monte entre 6,5 et 8 km d'altitude, au large de l'océan atlantique, pas trop loin de Bordeaux. Nous sommes allongés au sol. Là, tu fais deux fois ton poids. Lorsque l'avion atteint 47 degrés, le pilote arrête les gaz. L'avion continue de monter et suit la trajectoire d'une parabole, avant de

Par Audrey Parfait et Thomas Saint-Cricq

redescendre. Ce laps de temps dure au total 22 secondes. C'est LE moment d'apesanteur.

Alors, qu'est-ce que l'on ressent ?

Tout d'un coup, ton corps se lève du sol. Tu pèses alors un tiers de ton poids sur Terre. L'impression d'être si léger que tu es une poussière déambulant dans l'espace. Tu es sensible à la moindre force. Une petite poussette suffit à t'envoyer deux mètres plus loin ! J'étais comme réincarné. Je n'avais plus la sensation de mon corps. Ton corps réagit différemment, il est déconnecté de la réalité. Tous tes organes flottent à l'intérieur de ton corps. Le liquide contenu dans tes oreilles aussi, du coup tu perds facilement l'équilibre. Temps, espace... Tu perds tous tes repères. D'autant qu'il n'y a pas de hublot dans l'avion donc



L'APESANTEUR, COMMENT ÇA MARCHE ?

Pour comprendre un mécanisme physique, il faut parfois d'abord maîtriser son vocabulaire. C'est le cas avec le phénomène d'apesanteur. Prenons l'exemple d'un garçon de 60 kg. En physique, on ne dit pas que le garçon « pèse », mais qu'« il a une masse » de 60 kg. Si ce garçon saute d'une table, ses 60 kg vont être illico attirés par le sol. C'est ce que l'on appelle la gravité. Son poids désigne en fait la force avec laquelle son corps va venir s'appuyer sur le sol. Pour obtenir un état d'apesanteur, il faut réduire cette force à zéro. Autrement dit, on supprime l'appui et crée une sensation de chute libre.

C'est que l'avion de ligne A300 Zéro-G modifié par les équipes de *Novespace* reproduit. L'appareil imite en fait la trajectoire d'un caillou lancé au loin dans le vide. En l'air, le caillou prend de l'altitude, avant de se courber puis de retomber. La trajectoire de l'avion est à peu près la même. Lorsque la vitesse est assez élevée, le pilote cabre l'appareil jusqu'à 47°, et réduit les moteurs. La portance de l'appareil est alors annulée, et la trainée de l'air diminuée. Comme le caillou, l'avion va continuer à s'élever, avant de retomber. Il est en chute libre. C'est pendant cette phase de 22 secondes qu'est produit l'état d'apesanteur chez les pas-

sagers. Lors des vols grand public la manœuvre est reproduite quinze fois, et offre donc au total 5 minutes d'apesanteur cumulées. Pour bien maîtriser la manœuvre, le pilote est obligé de cabrer, puis redresser l'avion entre chaque phase d'apesanteur. Durant ces phases, les passagers ressentent alors jusqu'à deux fois leur poids normal. L'expérience s'avère brève mais parfois éprouvante pour l'organisme. Environ 10% des passagers novices peuvent y ressentir le mal des transports. Les astronautes de la NASA surnommaient d'ailleurs le tout premier avion à gravité réduite, la « *comète à vomir* ».

tu ne sais même pas si l'avion est droit ou incliné. Globalement c'est un moment très agréable. Tout le monde est euphorique, souriant. C'est génial. À la fin des 22 secondes, l'avion descend et remet les gaz. Pour certains d'entre nous, notamment moi, cette phase est fatale. Tu te sens hyper lourd. C'est assez éprouvant physiquement. D'autant qu'en tout, on a répété ce moment d'apesanteur 15 fois au cours de la journée, entrecoupées de phases de transition pour se remettre de nos émotions. Difficile de souffler en seulement deux minutes. J'avoue qu'au bout de la septième fois, avec le journaliste de TF1 qui faisait partie de mon équipe, nous sommes allés voir le médecin de bord. Le sandwich de 11h s'est révélé être une mauvaise idée : nous avons utilisé les poches qu'on nous avait remises en cas d'envie de vomir.

C'est sans doute la première et dernière fois que je pose cette question de ma vie, mais, ton vomi était-il aussi en apesanteur ? [Rires] Non, heureusement cela s'est passé entre les périodes d'apesanteur. Nous nous empressons à chaque fois d'enfoncer les poches dans des

poubelles avant de reprendre l'apesanteur. À la fin de la journée, l'instructeur est sorti avec deux énormes sacs poubelles en criant : « merci les gars ! ».

T'étais-tu fixé des objectifs, des choses que tu voulais absolument expérimenter pendant l'apesanteur ?

Avec les enfants de Cap sciences, nous avons imaginé plusieurs défis : je devais essayer de rester immobile, m'asseoir au plafond, faire une flexion-extension, la roue, imiter Superman, jongler avec des balles. Je n'ai pas tout réussi, en revanche, j'ai pu apporter « clandestinement » du gingembre en faisant diversion lors des fouilles. Je voulais voir si ça avait le même goût en apesanteur. Je confirme. Ce que j'ai préféré, c'est gober une goutte d'eau qui flottait dans l'air. Maintenant, j'espère pouvoir intégrer le prochain vol prévu pour octobre, pour pouvoir réaliser les défis non réussis. Cette fois, j'espère embarquer avec toute l'équipe de Cap Sciences, pour pouvoir partager cette sensation incroyable. ☺

Défi pour les passagers : se faire photographier sans toucher aucune paroi . .

PROGRÈS SCIENTIFIQUE OU SIMPLE BUSINESS ?

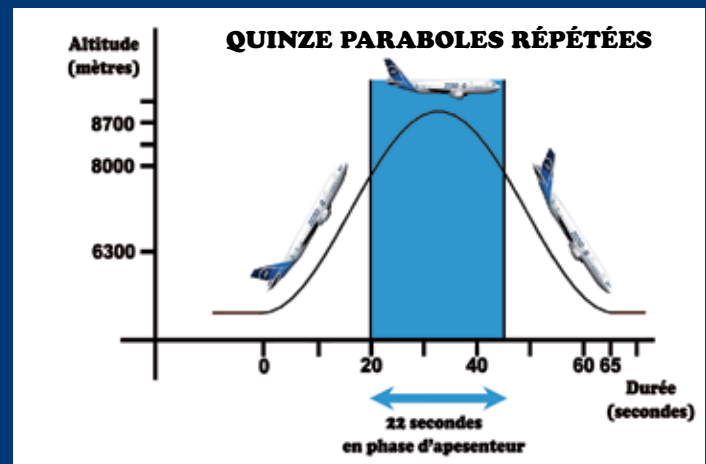
Avec l'expérience du 15 mars dernier à Mérignac, les vols commerciaux en apesanteur sont enfin lancés en Europe. Le concept existait déjà depuis 2005 aux États-Unis. Le point sur un marché à la frontière entre commerce et recherche spatiale.

Pari réussi pour *Novespace*. Le 15 mars dernier, l'unique société française prestataire de vols en apesanteur, embarquait 40 passagers payants à bord de son A300 Zéro-G. Pour la première fois en Europe, des touristes ont donc pu découvrir l'état d'apesanteur. Un privilège jusque-là réservé aux astronautes ou à quelques scientifiques. Pour toucher du bout des doigts ce rêve de gamin, 28 des 40 participants ont dû déboursier 6.000€. Une somme que seuls les plus fortunés des passionnés peuvent s'offrir. « Il faut être réaliste, le prix n'est pas donné à tout le monde. En 2013, on a prévu seulement trois vols car on n'estimait le marché qu'à quelques centaines de personnes. » raconte Thierry Gharib, directeur général de *Novespace*. Ces centaines de clients potentiels se sont pourtant vite manifestés. Les prochains vols grand public de l'année (prévus en juin Bourget et en octobre à Mérignac) affichent déjà complet. Si le marché vient à peine d'éclorre en France, il est déjà mature aux États-Unis. En 2005, la société privée *Zero Gravity Corp* lançait les premiers vols en apesanteur commerciaux. Depuis, elle a déjà ouvert 8 pistes, à proximité des zones touristiques comme à Las Vegas ou Fort Lauderdale en Floride. En 2011, cette compagnie dégageait de 5 millions d'Euros de chiffre d'affaires. C'est dix fois plus que ce que gagnait *Novespace* grâce à ses trois vols grand public.

FILIALE DU CNES

Le marché sera-t-il lucratif à moyen terme pour la société mérignacaise ? Aujourd'hui, *Novespace* est détenu à 58% par le Centre National d'Etudes Spatiales. La stratégie commerciale de l'entreprise reste avant tout liée aux avancées de la recherche spatiale. « On est une filiale du CNES. La finalité est toujours de contribuer à la recherche spatiale. Tous les bénéfices sont réinvestis dans nos vols scientifiques. L'objectif est réduire nos coûts fixes pour proposer plus de vols » explique Thierry Gharib. Pour assurer les trois vols commerciaux prévus en 2014 à Mérignac, la société prévoit d'ailleurs de remplacer l'A300 Zéro-G, par un nouvel appareil plus moderne, modelé par *Airbus*.

Malgré un monopole sur le continent, *Novespace* avance prudemment dans ce marché naissant. Dans une période d'austérité, où le budget alloué à la recherche spatiale s'effrite d'année en année, l'ouverture des activités scientifiques à des clients passionnés permet avant tout à la recherche de se démarquer des subventions publiques. Pas question donc pour l'instant d'organiser des mariages en apesanteur comme cela se fait désormais aux États-Unis. Mais la lune de miel entre *Novespace* et les passionnés ne fait peut-être que commencer.



TRADING MACHINES v.s HUMANOÏDES

Face à la multiplication des machines de trading capables de calculer et réaliser plusieurs millions de transactions à la seconde, les traders traditionnels apparaissent comme une espèce menacée. Seule solution ? S'adapter et devenir de véritables carnassiers. Daniel Dupuis est de ceux-là.

Par Jean-Yves Paillé & Malik Teffahi-Richard

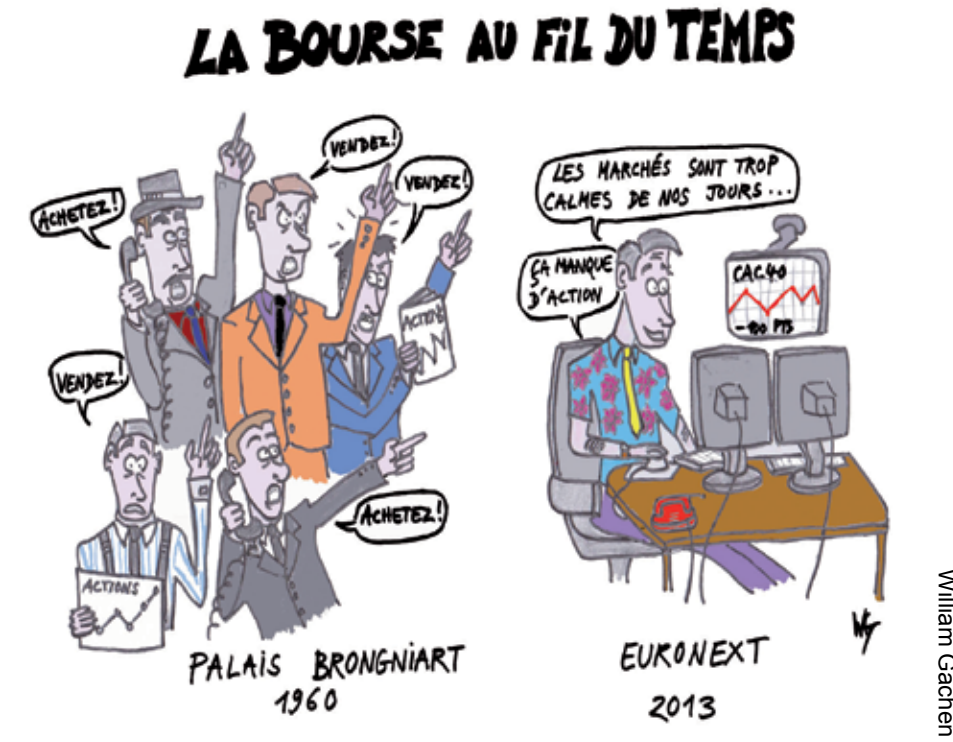
Devenir milliardaire, comme tout le monde, c'est son but ultime dans la vie. À 43 ans, et avec 15 ans d'expérience, il est trader indépendant. Il travaille à domicile, à Paris, et gère les portefeuilles de gros clients du monde entier. Jusqu'à 15 heures par jour. Il détaille les métamorphoses récentes qu'a traversé son métier.

ALGO TRADING

Vous ne connaissez sûrement pas ce terme. Pourtant, il est devenu incontournable dans les salles de marchés depuis les années 2000. « L'algo trading ». Il s'agit en fait de trading algorithmique, réalisé à haute fréquence par des machines programmées pour. M. Dupuis explique : « Il ne s'agit pas d'acheter une action à 10 dollars et de la revendre à 50. L'algo trading se joue sur des cents, et réalise des transactions qui ne rapportent que de très faibles sommes. Mais en l'espace d'une seconde. Et des millions de fois. » Cette méthode est de plus en plus critiquée parce qu'elle fausserait le jeu, le cours « normal » de la Bourse. En outre, on l'accuse de faire concurrence aux petits actionnaires et aux traders traditionnels, parce qu'elle nécessite des investissements et des capitaux qui se chiffrent en millions d'euros. M. Dupuis confesse avoir déjà perdu gros face aux machines, car « Il y a une histoire de priorité dans les files d'attente des transactions. Avec leur force de calcul, les machines sont prioritaires et les cotes peuvent changer entre le moment où je décide de passer un ordre d'achat et le moment où il est exécuté ». Parfois, l'algo trading sature même les serveurs informatiques. Parfois, lors de journées agitées, un logiciel réagissant face à un autre, l'algo trading est responsable de rebonds violents sur le cours des actions. Mais pour M. Dupuis, optimiste, « Il est toujours possible de gagner beaucoup d'argent en tant que trader indépendant ».

MARCHE OU CRÈVE

« Les traders ont tendance à se sous-estimer face à l'algo trading », assure-t-il. Certes dépourvues d'émotions, les machines restent toujours logiques et impassibles. Mais elles n'ont pas ce qui fait l'humain : la raison, le recul... et la faculté d'adaptation. « Par exemple, le lendemain des élections italiennes, le cours de l'euro contre le yen, qui bouge en moyenne de 200 points/jour, a bougé de 675 points. Ce jour-là, le CAC 40 a atteint le plus haut, et le plus bas de l'année, dans une même séance. C'était d'une violence inouïe. Alors pour les traders qui traitent avec des robots, des algos, le marché a bougé tellement vite que l'algorithme s'est dérégulée, les ordinateurs ont saturé, n'ont pas su s'adapter. » Parce que les algorithmes ne tien-



nent pas compte des nouvelles macro-économiques, la machine a trahi l'homme. Face aux dérives des puissantes machines, M. Dupuis a lui su s'adapter et trouver sa place : « L'algo trading sert souvent de prétexte à certains traders pour justifier leur incompétence. Ils disent : "C'est à cause des machines !" Mais je ne suis pas comme ça. C'est les conditions de marché. Il faut s'adapter. C'est comme quand les gens disent que l'immobilier à Paris est trop cher. Eh bien oui ! Le mètre carré est à 8000 € net, c'est comme ça. Donc si tu veux habiter Paris, il faut que tu puisses payer, que tu sois riche. C'est comme ça ». Et sur les marchés boursiers, comment s'adapter ? « Si le marché ne convient pas, paraît trop manipulé, trop violent ou trop erratique, il suffit de changer de support. Vous n'êtes pas obligés de faire que de l'euro-dollar. Vous pouvez très bien faire par exemple de l'euro contre la couronne danoise, contre le florin hongrois, etc. Il y a 46 000 actions différentes cotées dans le monde. » Alors à son rythme, entre 50 et 100 transactions par jour, M. Dupuis continue d'engranger des bénéfices. En se basant lui aussi, mine de rien, sur des indicateurs que des développeurs qu'il contracte lui fabriquent et qui n'ont rien d'humain. On appelle ça du trading automatisé. Des traders humanoïdes ? En tout cas

l'algo trading « continue de faire rêver les gros traders » et de gagner du terrain. Dans l'ombre. Parce qu'on les tient pour responsables de tous les maux de la Bourse, parce qu'ils gagnent des millions, ils sont pointés du doigt. M. Dupuis susurre : « Essayer d'interviewer un algo trader c'est comme comme vouloir interroger un parrain de la mafia. »

- 113 millions d'actions à la seconde : capacité des ordinateurs les plus performants utilisés dans l'algo trading.
- 26,4 Mds \$: dépenses de la finance mondiale en ordinateurs et logiciels dès 2005.
- Les transactions basées sur l'algo trading représentent : 80% des opérations du marché américain. 50% des opérations du marché européen contre 25% il y a trois ans.

UNE POULE SUR UN MUR QUI PICORAIT DES ORDURES

Si l'on dit que le style rétro est à la mode, alors la communauté de communes de Podensac est au top de cette mouvance. Son président a décidé de remettre au goût du jour une vieille recette de nos grands-parents pour se débarrasser des déchets ménagers : des poules.

Par Morgane Thimel & Amandine Sanial

On pouvait penser que les jeunes générations ne connaîtraient plus le plaisir de jouer dans les poulaillers lors de week-ends campagnards. Détrompons-nous ! Les poules font un retour en force dans les cours et les jardins. Depuis peu, certaines communautés de communes ont même décidé de faire des distributions de ces gallinacées, comme à Podensac en Gironde. L'idée n'est pas innocente. Deux chiffres sont la clé de cet intérêt. 3 kilos de poule sont capables d'ingurgiter 150 kilos de déchets par an. Tout y passe. Coquilles d'huîtres, feuilles de thé, épluchures de légumes... Philippe Meynard, président de la CDC de Podensac, a fait le calcul. En distribuant 1 500 poules à ses concitoyens, il peut faire une économie de 225 tonnes d'ordures à l'année. « C'est un mélange d'une volonté de réduire drastiquement nos déchets et de revenir à des méthodes plus anciennes qui ont fait leur preuve. Un retour aux sources en quelque sorte. » Le poulailler de nos grands-parents ne servait donc pas que de garde-manger, mais également de vide-ordure. Une économie écologique et financière. Environ 12 000 € d'investissement initial pour acheter les poules devrait rapporter plus de 40 000 € sur la facture totale de traitement des déchets de la CDC de Podensac.

LA CAGE AUX POULES

En faisant part de son projet aux habitants de l'agglomération, Philippe Meynard ne s'attendait pas à un tel succès. « On pensait avoir 400, 500 demandes. En cinq jours, on a reçu 800 réponses positives. » Au final, 750 foyers recevront chacun deux animaux. Les poules sont toutes originaires de la ville d'Illats, située dans

la communauté de communes. Agnès Hemon, avicultrice, a fourni les volatiles. Si pour elle une poule a le défaut de sentir mauvais, ce désagrément n'est rien face à ses qualités. « Avant, je traais déjà mes déchets, mais là, c'est encore mieux. Mes pouelles sont super légères. Je ne les mets plus que 5 fois par an environ. On doit produire 80 kilos de déchets à l'année pour trois personnes. » Toutefois, attention à la surconsommation : « Une poule mange environ les déchets produits par un habitant », précise-t-elle.

SUCCESS STORY

Lors de la dernière distribution, Agnès a cédé 300 poules, par paires. Parmi les adoptants, Michel Cittone se réjouit d'avoir pu faire partie des privilégiés. « J'en ai d'abord récupéré pour être solidaire de l'opération, mais je dois avouer que c'est mieux qu'un compost. L'idée est géniale : les poules mangent les déchets qui auraient été incinérés ; il vaut mieux les recycler à travers une poule que les brûler bêtement. » Dans son jardin de Barsac, une petite dizaine de poules picoraient déjà avant l'opération. « Je vis à la campagne depuis 1974, et j'ai toujours eu des poules. Grâce à elles, je n'ai quasiment aucun déchet organique. Et puis une poule, c'est aussi un oeuf frais par jour ! ». Cerise sur le gâteau, les enfants adorent. « À une époque, j'en avais près de cinquante. Aller chercher les oeufs, c'était devenu le plaisir des petits. » Victime de son succès, l'opération en a laissé quelques-uns sur leur faim. La communauté de communes a donc réitéré la distribution le 3 avril dernier. La veille, Sylvie Lavergne terminait son poulailler, impatiente : « On va chercher les nôtres demain, il faut que tout soit prêt ! ». Contrairement à Michel, Sylvie n'a elle jamais eu de poules à la maison. Nouvelle à la campagne, elle a voulu ses poules elle aussi, pour les enfants surtout : « Je leur ai expliqué qu'on allait emmener les déchets pour qu'elles les mangent, ils ont hâte. » Sylvie a déjà un composteur, mais ne dit pas non aux oeufs frais du matin. « Si on est conquis, on en rachètera certainement auprès d'aviculteurs. C'est un retour dans le passé qui marche, alors pourquoi ne pas y aller franchement ? ». Quand on voit que même à New-York, les poulaillers fleurissent en banlieue... C'est sûr, la poule a de l'avenir.



LES TRAVERS D'UN PONT NOMMÉ DÉSIR

Tout au nord de Bordeaux se trouve un pont. Le Pont d'Aquitaine. Dans les années 60, il fut le premier projet annoncé pour suppléer le Pont de Pierre, alors seule solution pour traverser la Garonne. Un messie aux allures de Golden Gates à la française. L'édifice laisse une empreinte majeure dans la vie du quartier.

Certains quartiers peuvent se targuer d'avoir des monuments historiques, d'autres des complexes sportifs... À Bacalan, au nord de Bordeaux, il y a un pont. Et pas n'importe quel pont. 56 mètres de hauteur au maximum, presque 1,8km de longueur, dont 1km de viaduc. Le pont d'Aquitaine est l'un des édifices majeurs de la ville de Bordeaux, surplombant les maisonnettes du quartier depuis plus de 40 ans. Les habitants sont tellement habitués à sa vue qu'ils en oublieraient presque son omniprésence. Pourtant, la relation des Bacalanais à leur pont est à l'image de ce dernier. Faite de superlatifs.

En arrivant au bout de la ligne de tram B, il est inmanquable. Et attractif. On se prend rapidement l'envie de se promener dans ce quartier à part dans la cité bordelaise. Petites maisons entourées de petits jardinets... Rien à voir avec les grands immeubles des quais ou même les échoppes traditionnelles. Dominique habite Bacalan depuis plus de 60 ans. Il s'est élevé en même temps « qu'Aquitaine », comme ils l'appellent. « C'est vraiment un bel ouvrage, il a amené de la modernité dans le quartier. Je l'ai vu sortir de terre, ça a duré vraiment longtemps. Il paraît même qu'un ouvrier est tombé dans un des pylônes lorsqu'ils les ont coulés ». Le pont d'Aquitaine, un mausolée ? Étrange pour un édifice qui permet à des milliers de gens de se déplacer

Alice Pozzycki & Morgane Thimel

et vivre leur vie. Mais le pont focalise toutes ces ambiguïtés, développement et immobilité, vie et mort. Rachid, un autre habitant du quartier l'avoue sans peine. « Il fait 56m de hauteur. Le suicide, on y a tous pensé, pour soi, pour les autres... Moi le premier. » Certains y pensent, certains l'ont fait.

À L'OMBRE DU PONT

Si des gens le voient comme une fin, d'autres l'imaginent comme un début. Nombreux sont les chefs d'entreprise qui ont choisi ses abords pour lancer leur activité. « L'accès privilégié à l'autoroute et donc au reste de la France est un argument qui fait mouche », explique Nathalie Delattre, maire adjointe du quartier Bordeaux Maritime. « Cela a permis de ramener de l'emploi dans le quartier et du développement pour Bordeaux ». Après la construction du pont, les champs d'artichauts ont donc laissé place aux entreprises. Aux friches aussi. Et avec elles, se sont installées les premières familles de gens du voyage, il y a une trentaine d'années. Des propos tolérants aux invectives haineuses, les Bacalanais ne partagent pas tous le même avis sur la question de la cohabitation. Première ombre dans ce tableau idyllique d'un quartier où le vivre ensemble semblait pourtant aller de soi. Habitant au pied de l'accès du pont, Samuel ne déco-

lère pas : « L'espace sous le pont est devenu une zone de non-droit, c'est une totale désintégration ». Quelques mètres plus loin, Francis tient à tempérer : « On n'échange pas beaucoup avec les gens du voyage mais la cohabitation se passe bien, et depuis toujours ».

QUAND LE PONT FAIT GRAND BRUIT

Autre cohabitation délicate, celle entre les Bacalanais, la pollution et les nuisances sonores liées au pont. A l'Amicale laïque, les dix retraitées venues s'affronter autour d'une partie de Ramicub ne vous diront pas le contraire. Pour parler de leur pont, les dix joueuses acceptent de faire une pause. Parmi elles, Christiane habite le quartier depuis 1950. Elle a vu le pont se construire, s'élever. Et avec lui, le bruit des 100 000 voitures quotidiennes. « J'habite presque en-dessous du pont. L'été on ne peut pas dormir les fenêtres ouvertes. Je suis obligée de partir à la campagne pour pouvoir me reposer ». Indignation chez Marie-Yvette pour qui « les murs anti-bruit ont quand même réglé le souci ! » En ajoutant quelques minutes plus tard que le principal problème, « ce sont les motos qui pétaradent en traversant le pont à toute vitesse la nuit ». Avant d'aller fêter les 40 ans du journal local à la salle polyvalente, Marie finira par mettre tout le monde d'accord : « Bacalan, c'est un peu l'esprit d'un village dans la ville. Mais un village traversé par une autoroute... »

D'UN PONT À L'AUTRE

Rencontre avec les Bordelais, quel est leur pont préféré ?



Le pont Saint Jean est l'un des rares ponts de Bordeaux n'ayant pas subi de controverses particulières ni dans sa phase de projet, ni dans sa phase de réalisation.

MARIE, 72 ANS, RETRAITÉE :

Le pont qui restera à jamais gravé dans ma mémoire est le pont d'Aquitaine. La première fois que nous l'avons emprunté, peu après son ouverture, nous nous y sommes arrêtés. C'est à ce moment que mon fils a fait ses premiers pas. Il a 47 ans aujourd'hui.



Le 27 décembre 2012, le Pont Chaban-Delmas a eu droit à un test grandeur nature pour vérifier sa résistance. 16 camions ont été utilisés, représentant un poids total de 120 tonnes, placé à l'arrêt sur le tablier central et ensuite levé. Test réussi.

MARIELLE, 43 ANS, COMMERCIALE :

Nos enfants ont travaillé sur les ponts à l'école, du coup, on a fait des recherches tous ensemble. C'était l'occasion de connaître mieux Bordeaux. Mon préféré, c'est le pont de Pierre, celui de mon fils le pont d'Aquitaine, ma fille la passerelle Eiffel et mon mari le pont Chaban-Delmas. Pour lui, il fait déjà parti des lieux à voir pour les visiteurs.



BERNARD, 62 ANS, RETRAITÉ :

Quand j'avais 4-5ans, je venais tous les jeudis après-midi avec mon frère et ma grand-mère me promener le long des quais. On jouait souvent sous le pont de Pierre, à cette époque, il n'y avait pas autant de voitures. Je crois que c'est celui-là, le pont que je préfère.



Le pont d'Aquitaine en chiffres :

- 53 mètres au-dessus de la Garonne.
- 103 mètres, la hauteur des pylônes
- 4700 fils en acier de 4 millimètres de diamètres composent les câbles porteurs des ponts.
- 460 mètres de largeur à cet endroit de la Garonne
- 1014 mètres de viaduc sur la rive gauche
- 100 000 véhicules par jour



À l'origine, le Pont de Pierre devait être un pont-levis en bois. Les travaux ont débuté en 1811 mais deux ans plus tard, une crue gigantesque détériore le chantier. En 1816, le choix se porte sur une structure fixe plus classique : des piles de pierres. La structure sera ensuite remplie de briques.

HAFIDA, 22 ANS, ÉTUDIANTE EN PSYCHOLOGIE :

J'aime bien le pont de Pierre, c'est celui que je emunte avec mes copines pour aller au cinéma. A chaque fois, on se prend en photo dessus. On a même un petit jeu. On fait coucou aux voitures qui passent au bout, sur la rive droite, et on voit ceux qui répondent. Le plus souvent, ce sont les garçons.



DANIELLE, 65 ANS, RETRAITÉE :

Je suis venue dès le 1^{er} janvier au pont Chaban-Delmas, lorsqu'ils l'ont ouvert au public. Il y avait un monde fou. Je crois qu'il avait 30 000 badges de prévus. Ces travaux étaient comme des rendez-vous pour les Bordelais, lorsqu'ils ont coulé les pylônes ou fait les premiers tests. L'atout de ce pont, c'est sa voie piétonne, son côté urbain. C'est bien de faire un lien entre les deux rives.



Jacques Chaban-Delmas a toujours refusé de donner des noms de personnalités aux ponts bordelais. Pour preuve, le pont François Mitterrand s'est appelé pont d'Arçins jusqu'à la mort de l'ancien président français. Une drôle d'anecdote quand on sait que le nom choisi pour le pont BaBa est justement celui de l'ancien maire bordelais.

UN PONT EN ARRIÈRE



archives Sud-Ouest

L'inauguration du pont d'Aquitaine, le 6 mai 1967

Grandiose, moderne, stupéfiant... Pour les anciens de Bacalan, pas question de parler de Chaban. Depuis le pont Saint-Jean, l'ancien journaliste Pierre Couteau a suivi tous les travaux et inaugurations des grands édifices de Bordeaux. Et sa fierté à lui, c'est le pont d'Aquitaine.

Je n'avais jamais vu ça ». À 84 ans, Pierre Couteau n'a rien oublié du premier jour du pont d'Aquitaine. « C'était grandiose. Depuis le quai Richelieu, les gens s'entassaient sur les bords de la Garonne pour voir arriver le Gorch Fock ». À l'époque journaliste pour la télévision locale, il était à bord du quatre-mâts qui marquerait l'ouverture d'un des plus grands ponts suspendus du pays, le 6 mai 1967. « Il était à quai devant la place de la Bourse. Les marins montraient comment ouvrir les voiles avant que le Gorch inaugure le nouveau pont. Toute la ville était venue pour la démonstration. Et puis, je les ai vus replier les voiles pour regagner le pont d'Aquitaine à moteur. Je n'ai pas pu m'en empêcher ; je leur ai lancé "Pourquoi ne pas partir à voile ?" ». Le capitaine a hésité... Et ordonné le redéploiement. « À cause de moi, le premier navire à être passé sous le pont avait des voiles ! ».

Ou plutôt grâce à lui. Toutes voiles dehors, le Gorch Fock a remonté la Garonne, devant une foule mon-

strueuse. « Depuis le bateau, j'entendais le bruit des appareils photos et les gens qui s'extasiaient sur les quais ». À côté, le Belem fait pâle figure. « Le trois-mâts pour Chaban était impressionnant, certes. Le Belem était beau ; le Gorch majestueux ». Pour l'ancien de Bordeaux-Aquitaine, impossible de comparer les deux inaugurations. Celui qui déteste les « de mon temps » admet pourtant qu'avant, c'était autre chose. « C'était beaucoup plus festif que l'inauguration du pont Baba. Hollande a attiré les curieux, alors que le Gorch attirait toute la ville ». Bien sûr, les deux ponts resteront ceux qui ont marqué l'Histoire de Bordeaux. Simple-ment pas de la même façon. Pour les festivités, même combat. À la cérémonie présiden-

Par Amandine Sanial

"Le Belem était beau, le Gorch majestueux"

tielle et feu d'artifices grandiose de Chaban, Pierre Couteau préfère de loin l'ambiance qui planait le soir de mai 1967. Une immense fête, une foule de curieux... Presque un peu trop. « Le soir de l'inauguration d'Aquitaine, un grand bal était donné sur la partie suspendue du pont. Il y avait une ambiance de folie, et des musiciens pour donner le rythme. C'est la que le problème de résonance s'est posé ». Déjà observé au pont de la Basse-Chaine d'Angers cent ans plus tôt, le phénomène de résonance avait conduit à l'époque à l'effondrement du pont par vibrations liées à la cadence d'un bataillon en marche. Le règlement militaire interdit d'ailleurs aux soldats de marcher au pas sur un pont, mais les danses en rythmes ont à peu de choses près le même effet. Et pour cause, ce soir là, on redoutait le pire. « Pris de court par la foule qui grandissait, les services de sécurité ont eu peur que la partie suspendue ne s'effondre ; le pont était noir de monde, mais ils ont réussi à replier tout le monde sur les extrémités ». Pas d'affolement pour autant, la fête est repartie de plus belle. Mais aujourd'hui, un scénario catastrophe du genre aurait peu de chances de se produire sur le pont Chaban. « C'est sûr, le nouveau pont aurait tenu, lui. Mais il y a une chose que l'on ne peut pas maîtriser : l'ambiance ».

LA FIN DE 2000 ANS D'HISTOIRE MARITIME

On l'aura compris, Pierre Couteau est un de ces irréductibles détracteurs du nouveau pont. Et ce n'est pas faute d'en avoir averti la mairie. « J'avais prévenu Juppé bien avant que la construction soit entreprise : les paquebots ne viendront plus, et vous allez mettre fin à 2000 ans d'histoire maritime. C'est beau, mais c'est mécanique. Pour moi, ce n'est pas un pont qu'il fallait, mais un tunnel ». Et Chaban, dans tout ça ? « Lui-même n'aurait jamais voulu qu'on personnifie un pont. C'est le comble ! ». Pierre Couteau s'empêche, en jetant un regard triste à une photo derrière la vitre du buffet. Dessus, un homme sert la main de Jacques Chaban-Delmas. Un journaliste, aujourd'hui nostalgique des belles années. ☹

LA PASSERELLE ENDORMIE

À l'abandon depuis cinq années, la passerelle Eiffel, sur la Garonne, attend patiemment, les pieds dans l'eau, qu'on lui redonne vie. Cheminots et habitants du quartier Bastide racontent la tristesse de voir cet ouvrage centenaire glisser dans l'oubli.

Par Clément Pougeoise

le bruit du train sur les rails, ce TAC-TAC, TAC-TAC quotidien, je m'y étais habituée. »

Avec la glissière anti-bruit du nouveau pont SNCF, les habitants de la rue ont aujourd'hui moins l'impression d'avoir la tête collée au chemin de fer. Depuis la lucarne du premier étage de son immeuble, Antonio peut continuer à regarder les trains passer. Avec le temps il a réappris à identifier les différents modèles de locomotives juste à leur bruit. « Ça n'a pas beaucoup changé pour moi qui suis plus en amont du pont vous savez, c'est juste que la SNCF a mis des rails plus modernes, on entend presque plus le TGV passer. Il n'y a vraiment que les trains de marchandises qui me réveillent la nuit, et encore il faut que les wagons soient lourdement chargés. » N'ayant pas connu l'époque de la passerelle en bois, Antonio espère que le pont de fer redeviendra bientôt un axe de passage pour les piétons. « Ce serait bien pour le quartier, parce qu'ici, ça devient un peu triste. Le restaurant de la rue a fermé, la discothèque également. Il y a de moins en moins de vie et ça devient même un peu dangereux la nuit. »

Sauvé in-extremis de la destruction en 2008 grâce aux mobilisations successives de l'association *Sauvons la passerelle Eiffel*, de l'UNESCO, d'Alain Juppé et du ministère de la Culture, le pont de fer est tou-

jours debout : une décision qui divise les cheminots. « Ce n'est plus qu'un tas de ferrailles », lâche Guy, 30 ans de métier derrière lui. « Ça devenait vraiment une galère de faire passer des trains sur ce pont. Je ne comprends pas pourquoi on ne le détruit pas, ça gâche la vue sur la Garonne aux voyageurs qui arrivent à Bordeaux », ajoute Fabien, cheminot depuis plusieurs dizaines d'années. Inadaptée à la modernisation du trafic ferroviaire, la passerelle Eiffel demeure néanmoins cher aux yeux d'autres cheminots. Pour Jean-François, qui aura passé 15 années de sa carrière à faire passer des locomotives par ce pont, sa destruction aurait été une vraie déception : « Je comprends que techniquement il fallait passer à autre chose, mais détruire la passerelle aurait été bien triste. Il y avait quelque chose de spécial, de beau, quand on entrait dans cette structure métallique. Ça reste de bons souvenirs. » Si le pont de fer semble aujourd'hui endormi, celui-ci reste en fait toujours bien éveillé dans la mémoire de ceux qui l'ont fréquenté. Sa rénovation, prévue dans le projet Euratlantique, est attendue dans les années à venir. ☺

Le pont est la première grande réalisation de Gustave Eiffel. L'ingénieur a alors 26 ans.



Clément Pougeoise

ILS SE SOUVIENNENT

À Bacalan, même 45 ans plus tard, impossible d'oublier l'inauguration du pont d'Aquitaine. Christiane et Marie s'en rappellent comme si c'était hier. « Nous sommes allées au bal ce soir là, au milieu des scènes de liesse. C'était impressionnant. Même Chaban-Delmas est venu danser, comme tout le monde ! » Et si on ne s'en souvient pas, on le regrette. Dominique vit depuis soixante ans au

piéd du pont, et a raté son inauguration. « J'étais là quand Chaban a posé la première pierre du pont. En 1967, j'ai été appelé pour effectuer mon service militaire. Le 2 mai, j'étais à la Caserne. Et le 3, en Allemagne. Ça a toujours été mon grand regret. J'ai tout vu du pont d'Aquitaine, sauf son inauguration. On l'a construit devant ma porte, et je n'ai même pas pu fêter ça ! ».





HISSE ET HO BASSINS-À-FLOTS

Pas officiellement résidents, plus d'une soixantaine de bordelais vivent pourtant dans leurs bateaux, aux Bassins-à-Flots, sur l'ancien port de commerce de la ville. Un quartier unique, qui pourrait être menacé par les prochains réaménagements urbains.

Des hangars en ruines, une grue rouillée, des voies de chemins de fer abandonnées. Le long de la rue Lucien Faure, le quartier Bassins-à-Flots offre aux passants un paysage désolé. Délestés définitivement de ses activités industrielles portuaires en 1987, les bassins servent avant tout de port d'hivernage, où les péniches, voiliers et bateaux en tout genre viennent passer l'hiver à l'abri. Mais derrière cette façade de friche industrielle, se cache un quartier bel et bien vivant. Sur les Bassins numéros 1 et 2, juste de l'autre côté de la rue, entre 60 et 80 personnes vivent ici tout au long de l'année à bord de péniches ou voiliers réaménagés. La zone appartenant au port autonome de Bordeaux, ces habitants sont résidents seulement à titre d'occupation temporaire du domaine public. Un titre « *renouvelé chaque année, mais révocable à tout moment* », précise Dominique Bichon, chef de l'aménagement immobilier du port de Bordeaux.

15 SUR UN COMPTEUR EDF

Soumis à la taxe d'habitation, sans pour autant être obligés de la payer, résidents dans un bien mobilier, plaisanciers sur un bassin de stockage, les habitants disposent d'un statut juridique bancal par rapport au Bordelais moyen. « *On est disposé à payer la taxe d'habitation, mais aux yeux de la loi, on est potentiellement mobile, donc objectivement SDF* », explique François Brocquel, président de l'Association des Usagers des Bassins-à-Flots. Une différence qui s'observe dans l'accès aux services. Ici, le confort, ça se gagne à plusieurs. On se branche à quinze sur un compteur électrique EDF, où l'on partage à sept une même box Internet reliée, via un boîtier étanche, à une veille ligne téléphonique rafistolée jadis par les ouvriers du port. Même l'eau a longtemps été « *puisée* » depuis le réseau des pompiers, avant que le port n'installe des compteurs il y a deux ans.

« *La marque du quartier, c'est la cohésion entre les habitants. Avec ces conditions de vie, on est obligé de se parler, de s'entraider* », constate Renaud, installé depuis deux ans sur un bateau-atelier aménagé en péniche de 45 m2.

« *Il y a vrai une hétérogénéité dans le quartier. Certains, comme moi, se sont installés ici par amour de la mer, et partent au large au moins quatre mois dans l'année. D'autres viennent chercher un mode de vie alternatif. Enfin, une bonne dizaine de gens vit ici par contraintes économiques* », analyse François Brocquel.

Par Thomas Saint-Cricq

A côté des beaux voiliers, sont amarrés quelques bateaux repapés où les propriétaires, souvent au RSA, sont venus chercher un quartier proche du centre-ville aux loyers abordables. Avec des tarifs allant de 60€/mois pour un bateau de 9 mètres de long à 300€/mois pour une large péniche, les loyers des bassins restent ultra-compétitifs face au prix du marché immobilier terrien.

UN FUTUR PORT DE PLAISANCE

Une situation qui pourrait peu à peu changer. A partir de cette année, le port de Bordeaux va transformer la zone en port de plaisance. Actuellement, des travaux sont en cours pour rénover l'écluse menant à la Garonne. A terme, les bassins actuels seront gérés par un concessionnaire privé, pour deux objectifs : doubler la capacité d'accueil de bateau de plaisance (aujourd'hui estimée à 150) et améliorer l'offre de services pour les usagers. « *Le statut des résidents ne changera pas. On ne peut entrer et sortir que deux fois en 24 heures, on ne sera jamais un port de plaisance comme La Rochelle. Et le cahier des charges oblige le concessionnaire à maintenir des tarifs raisonnables* », rassure Dominique Bichon. « *Nous les SDF, Sans Difficultés Financières, on sera prêt à payer car la mer c'est notre passion. Mais 10% des habitants pourront être en grande difficulté pour se loger* », rétorque François Brocquel, enseignant, et chargé de coordonner les requêtes des habitants via son association. Mais au-delà des tarifs des emplacements, la vraie crainte des habitants des Bassins est la dénaturation progressive de leur quartier. Car la rénovation du port s'insère dans un vaste projet de réaménagement urbain lancé par la CUB. Ce projet, porté par l'architecte Nicolas Michelin, prévoit à long terme la construction de 10 000 logements supplémentaires sur les 154 hectares du quartier Bassins-à-Flots. En bref, la reconversion totale d'une ancienne zone industrielle réputée délabrée. Une tendance déjà observée ailleurs dans l'agglomération et qui a le don d'agacer François Brocquel. « *On nous présente comme des marginaux sympas, des fumeurs de chichon pas dérangeants. Mais ce n'est pas ça, on est surtout des passionnés, des travailleurs. On a tous besoin d'une voiture pour aller bosser ou nous ravitailler. C'est sûr, apparemment avec vue sur le port ce sera joli, mais avec vue sur nos compresseurs et nos fers à souder... Il y a un mode de vie qui va changer* ».

Des boîtes aux lettres au milieu de nulle part, l'adresse officielle des résidents aux yeux de l'administration.



DOCKERS : CONTRE VENTS ET MARÉES

Souvent dépeints comme des fainéants grévistes par la doxa médiatique, les dockers vivent pourtant une réalité toute autre. Entre un outillage sommaire, des conditions de travail usantes et dangereuses, pas sûr que leurs plaintes, si elles ne sont pas entendues, ne soient pas justifiées. Le point avec ces travailleurs du port de Bordeaux.

Meilleur emploi du monde ». C'est l'une des phrases chocs lâchées en 2010 par le collectif *Touche pas à mon port*. Une fausse publicité qui ciblait les dockers marseillais, suite à leur mouvement social pour la reconnaissance de la pénibilité de leur travail. Une image de grévistes acharnés et peu actifs qui leur colle souvent à la peau. Port de Bordeaux. 8 heures. La brume ne daigne pas se lever sur les bateaux amarrés à Bassens. Et pourtant. Une partie des 60 dockers du port de Bordeaux attend une heure, puis deux avant de se mettre à bosser. Fainéantise ? Non. Chômage technique. Causé par une pluie qui « *empêche de décharger la cargaison d'engrais urée, chargé en azote et sensible à l'humidité* », explique Jérôme, docker depuis douze ans. L'ambiance bon enfant se mêle à une certaine tension. Leurs yeux se tournent vers les fenêtres du petit local pour surveiller l'évolution du temps et vers l'horloge qui ne s'est pas immobilisée pour les attendre.

DES MACHINES USÉES ...

Aux problèmes climatiques s'ajoutent ceux d'ordre matériel. Les machines utilisées pour les déchargements sont en très mauvais état. Jérôme Barbedette, secrétaire général des dockers souligne la lenteur qui en résulte. « *Les super stackers* (Ndlr : machines qui déplacent les conteneurs) soulèvent les charges en 30 secondes. *C'était instantané lorsqu'elles étaient neuves* ». Une perte de temps, des machines défectueuses et « *réparées à la va-vite* » : tout cela pèse sur la rentabilité du docker... et de l'entreprise qui l'emploie. Des boîtes privées depuis la réforme portuaire, au nombre de trois à Bordeaux. Elles ne dépensent que lorsque la corde casse, renvoyant la balle au port autonome de Bordeaux, peu enclin à payer également. « *Des années que ça dure* », déplore Jérôme Barbedette. Ces dysfonctionnements touchent gravement l'avant-port bordelais de Verdon, à 100 km au nord de Bordeaux. Deux grues ne fonctionnent plus. Les dockers bordelais doivent pallier ce manque et sont contraints de s'occuper de l'avantage de cargaisons. « *Nous avons deux déchargements de bateaux à gérer, dans un périmètre*

Par Jean-Yves Paillé & Géraldine Robin

qui n'est adapté qu'à un seul », peste Franc Bomin, chauffeur de machines. Résultat : le port de Bordeaux doit désormais composer avec deux grues pour 50 navires. Dans un périmètre réduit, les stackers naviguent entre les containers avec risque d'accrochage. C'est presque une gymnastique mécanique. Les ornières d'un bitume rarement entretenu n'aident pas. « *Nous devons faire des heures supplémentaires au-delà de nos horaires réglementaires* », soupire Jérôme. En dépit de cette surcharge de travail, le syndicaliste ne cache pas son inquiétude « *d'un chômage technique* » si l'appareillage du port lâche à l'instar de celui de Verdon.

...DES HOMMES AUSSI

À cette situation s'ajoutent les accidents de travail. Bénins, le plus souvent. Récurrents et usants, toujours. Entorses, lombalgies, douleurs aux cervicales sont les maux habituels du docker. Mais parfois, cela peut aller plus loin. En particulier pour les occasionnels (Ndlr : les intérimaires, sans statut de docker). « *Récemment, l'un d'eux s'est fait arracher un pouce lors de l'attache d'un ballot à une élingue* », confie le secrétaire général. Sans compter un noyé, en avril 2012. L'espérance de vie d'un docker est 7 à 8 ans inférieure à la moyenne, nous rapporte Vincent du CHSCT Bordeaux (Comité d'hygiène, de sécurité et des conditions de travail). Un chiffre tiré d'une étude du docteur Garnier, qui s'est intéressé aux dockers marseillais. Naturellement applicable aux dockers bordelais. « *Surtout ceux qui ont travaillé dans l'amiante* », explique le docker bordelais du CHSCT. « *Il fut un temps où tous les jours, nous entendions parler des anciens. Le copain du copain du cousin du*

copain est mort » ajoute-t-il, acerbe. Pour lui, cette étude ne peut être que conforme, aujourd'hui encore. Lors des déchargements, les dockers sont peu protégés des émanations des engrais ou du charbon, principaux contenus des cargaisons régulières. Sur le chantier, cette odeur est omniprésente, prend à la gorge. « *Plus le combustible est de mauvaise qualité, plus il sera cancérigène* », ajoute-t-il. Face à cela, les équipements sont rudimentaires : masques à cartouches ou à poussière, bottes et gants. Insuffisant. « *Nous aimerions des protections de meilleure qualité... mais pas des scaphandriers : sinon c'est impossible de bosser* », explique malicieusement le docker barbu. Et d'ajouter : « *Les maux de tête apparaissent très rapidement. Au bout d'une heure et demi, la pause est obligatoire pour ne pas prendre de risques* ». Entre les émanations toxiques, le manque de moyens, et un outillage en très mauvais état, les dockers parlent d'une véritable « *détresse physique et psychologique* ». Le travail, ce n'est pas toujours la santé. ☹

LES DOCKERS BORDELAIS EN CHIFFRES

• **2012 : 2744 heures** d'arrêts maladie.

• **35 ans** : c'est la moyenne d'âge des dockers de Bordeaux.

• **2010** : après la réforme des retraites, les dockers ont gagné **2 ans** de disposition pénibilité du travail, ainsi qu'**1 an** de cessation d'activité.

• **1600 heures** : c'est le nombre d'heures de travail effectuées par an. Mais les dockers peuvent effectuer jusqu'à **48 heures** de travail par semaine.

• **Salaires : 1400 à 3500 euros brut**.



AMAZON LA PLAIE DES LIBRAIRES

En 1997, le site de vente en ligne Amazon, fondé par Jeff Bezos, se targuait d'être « la plus grande librairie au monde ». En 2007, le Syndicat de la Librairie Française (SLF) intentait un procès à Amazon. Raison : la non tarification des frais de port. En décembre 2012, un magazine britannique lance une campagne pour inciter les clients à effectuer leurs achats dans les librairies, sous le slogan « Boycottez Amazon ». Le grondement monte de plus en plus du côté des libraires qui s'insurgent contre la concurrence déloyale du géant du e-commerce. Et la page ne semble pas prête à se tourner.

Par Damien Renoulet & Géraldine Robin

LES DESSOUS DE L'AMAZONE

Amazon ferait rapatrier les revenus réalisés dans l'Hexagone vers le Luxembourg. Le principe est simple : être domicilié au Luxembourg ou en Irlande, cela permet d'abord de limiter la TVA sur les produits ou les espaces publicitaires vendus. En France, il ne reste plus qu'à payer l'impôt sur les sociétés. Et lorsque l'activité de ces filiales françaises est limitée, l'impôt l'est tout autant. Alors que son chiffre d'affaire frôlait les 890 millions d'euros en 2010, Amazon France n'a déclaré que 100 millions auprès de l'administration française. Du coup, le fisc français lui réclame 198 millions d'euros d'arriérés d'impôts entre 2006 à 2010.

question des remises suscite notamment des émois. « Le livre est soumis à la loi Lang, la loi du prix unique, avec la possibilité de faire 5% de remise au maximum » précise Jacky Raimbault. « Le

est fixé par l'éditeur et garanti par la loi. Or Amazon offre des remises beaucoup plus considérables que les librairies ! » En effet, les libraires estiment que le site de vente en ligne ne respecte pas la loi Lang en proposant les frais de port gratuits et en offrant des bons cadeaux de bienvenue. Le tout dépassant allégrement la limite des 5% de réduction. Il ajoute : « Les frais de port gratuits, pour nous, c'est du travail à perte ; Amazon a su négocier avec les services pos-

rie *La Machine à Lire* à Bordeaux. Même avis pour Jacky Raimbault, gérant de la librairie *Des Livres et Nous* à Périgueux et membre du conseil d'administration du SLF : « Amazon est une difficulté pour les libraires. C'est un logisticien très costaud, qui a su mettre les éditeurs et les distributeurs dans sa poche. » D'autant que celui-ci est bien implanté en France depuis 2000 autour de trois antennes. Malgré tout, les libraires ne se laissent pas abattre. La prise de position est éthique, presque philosophique. « Je ne me sens pas menacé par Amazon » précise Hélène Des Ligneris. « C'est davantage une opposition juridique et culturelle. Il faut que les libraires aient conscience de l'omniprésence de la firme sur le marché culturel. »

SURVIVRE FACE À AMAZON

La difficulté de la bataille réside justement dans la concurrence, jugée déloyale par les libraires. La

Mars 2013. La mobilisation persiste. Un écrivain et journaliste allemand, Günter Wallraf, s'insurge contre les méthodes de management d'Amazon : un documentaire, filmé en caméra cachée, a révélé que le site de vente en ligne fait surveiller ses employés saisonniers. De drôles de conditions de travail, qui ont abouti au lancement d'une enquête requise par la chancelière allemande Angela Merkel. Quelques jours après, à l'occasion du 33ème Salon du livre à Paris, la firme Amazon annonce son absence « en raison de problème d'image en Europe ». Comprenez, la société connaît actuellement quelques turbulences médiatiques et ne jouit pas d'une image positive auprès du public. Malgré tout, les affaires vont plutôt bien pour elle – ce qui n'est pas si évident pour les librairies indépendantes. En Aquitaine comme ailleurs, les libraires résistent tant bien que mal à l'ogre Amazon.

MAUX DE LIBRAIRES

« Nous sommes en opposition complète face à cette firme », déclare Hélène Des Ligneris, gérante de la librai-



Placardée à l'entrée de la librairie *La Machine à Lire*, une affiche donne à penser sur l'évaluation de la lecture.

rie, dans une ville, ce n'est pas rien. C'est comme un troquet. C'est un lieu politiquement intéressant car on y forme des opinions. »

AUX GRANDS MOTS, DES SOLUTIONS

Conscientes de la conjoncture actuelle, les librairies indépendantes doivent réagir pour éviter une fermeture prochaine. Une présence sur le net semble vitale. « Il faut se faire à l'idée du commerce en ligne : c'est une réalité à laquelle on ne peut guère échapper » souligne Hélène Des Ligneris. « Nous étions partants pour un projet communautaire en participant à 1001 libraires, mais le projet s'est soldé par un échec. Aujourd'hui, nous pensons plutôt à créer notre propre site. » La solution peut également passer par la mutualisation. « Les libraires doivent travailler ensemble. Mutualiser leurs forces pour répondre aux commandes » précise Jean-Luc Furette. Car la littérature n'échappe pas à cette culture de l'immédiateté. Dernière solution : les pratiques mises en œuvre à l'étranger. « En Allemagne, par exemple, il existe une caisse d'entraide. Elle dure jusqu'à trois mois pour un libraire en difficulté. » Une chose est sûre, la Loi Lang sur le prix unique du livre fait consensus. Adoptée le 10 août 1981, celle-ci constitue une bouée de sauvetage face à la vague du numérique. « Il faut la conforter ! » s'exclame Jean-Luc Furette. Toujours est-il qu'Aurélien Filippetti, ministre de la Culture et de la Communication, prend cette problématique à bras le corps en lançant le 25 mars dernier, un plan d'aide à la librairie indépendante avec l'injection rapide de 9 millions d'euros. Un médiateur du livre sera également nommé dans les prochaines semaines. « C'est une avancée intéressante, mais la question d'Amazon reste toutefois en suspens. La mise en place d'un médiateur est tout particulièrement importante : il pourrait soulever les distorsions de concurrence » se réjouit Jacky Rimbaud. ☞

LE CAS URBS

Rodolphe Urbs, fondateur et gérant de La Mauvaise Réputation, un mutant au pays des librairies indépendantes.

« Amazon, je n'en n'ai rien à carrer. C'est un mec, dans son canapé, qui commande son bouquin pour le faire venir chez lui. Je ne vais pas faire venir ce mec-là dans ma librairie. Je ne vais pas le forcer ! La baisse de la vente des librairies ne vient sûrement pas d'Amazon. Quand Virgin est arrivé, les libraires ont réagi pareil. Tu as vu la tronche de Virgin, maintenant ? La librairie doit apprendre à réintéresser la clientèle. C'est son rôle, il doit être en capacité de savoir ce qu'il vend, et de connaître ce dans quoi il a choisi de se spécialiser. Concurrencer Amazon, je m'en fous. Ce n'est pas mon rôle. Je suis à mille lieux de ce type de délire économique. Je n'ai pas envie de porter des cartons plein de bouquins. Je ne suis pas manutentionnaire. Je suis libraire. »

LES MILLE ET UNE NUITS DE MICHEL MANINI

Avec plus de 800 épisodes de *Bonne Nuit les Petits* derrière lui, Michel Manini demeure à 76 ans l'une des dernières mémoires vivantes de l'émission. Réalisateur de programmes pour enfants durant toute sa carrière, en France comme en Afrique, l'homme aura été également chanteur, peintre et sculpteur. De ses débuts à la RTF aux 50 ans de « Nounours » cette année, portrait d'un homme qui ne s'arrête jamais.

Par Clément Pougeoise

Le clap, éternel compagnon de route de Michel Manini



Créatif. Tout au long de sa carrière, Michel Manini n'aura cessé de l'être. A peine arrivés dans sa maison d'Arcachon où il nous reçoit, l'ancien réalisateur de *Bonne Nuit les Petits* nous présente son nouveau projet artistique fait à base de coquilles d'huitres empilées. « Il faut que je crée, sinon je m'emmerde », confie-t-il. Alors, pour les 50 ans de l'émission en juillet dernier, il n'a pas hésité à reprendre du service. A la demande de Jean-Baptiste Laydu, fils du producteur Claude Laydu, celui qui aura été de toutes les aventures de Nounours a remis le bleu de travail pour une nouvelle série d'épisodes inédits. Et comme au bon vieux temps, Michel Manini aura donné de la voix en plateau. Séquence après séquence, plan après plan. « Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que *Bonne Nuit les Petits* n'est pas un programme télé comme les autres. Pour quelques minutes par épisode, ce sont en fait des heures de travail qu'il faut fournir », explique le réalisateur.

Le projet de *Bonne Nuit les Petits* n'aura, en effet, jamais été une partie de plaisir. Avec des marionnettes actionnées à 2m10 au dessus du sol, un Nounours lourd de cinq kilos et actionné par deux marionnettistes ; des décors à monter, remonter, inventer, réinventer ; une voix off à poser sur les lèvres : le programme demeure une performance audiovisuelle unique en son genre. « Quand on voit la difficulté qu'il y a encore à tourner ce genre de choses aujourd'hui, on ne s'imaginerait pas ce que c'était en 1962, pour les premiers épisodes, avec les technologies de l'époque. Tout le monde transpirait sous la chaleur des projecteurs, il fallait

rester concentré des heures, on tournait avec des films noirs et blancs de 16 millimètres, les caméras n'avaient pas de zoom. Il fallait attendre presque deux jours pour que les films sortent des bains de développement pour savoir si les séquences étaient bonnes et si on pouvait passer à l'épisode suivant... » Un travail de fourmi qui n'aurait pu être réalisé sans une équipe soudée : « Le succès de Nounours, c'est d'abord le succès du collectif, d'une équipe de copains. On n'y serait pas arrivé si on n'avait pas tous tiré dans le même sens à un moment

donné. Je crois qu'on a pris autant de plaisir à tourner ces épisodes que les enfants ont eu à les regarder », avoue-t-il. A l'instar des marionnettistes de Pimprenelle et Nounours, Michel Manini est le dernier rescapé de *Bonne Nuit les Petits* en noir et blanc. « Les équipes ont tourné, la voix de Nounours a changé trois fois, il fallait toujours garder le fil conducteur qui a fait le succès de ce programme. » Car 50 ans plus tard, Nounours détient toujours une cote de popularité intacte. « Je crois que cette réussite vient d'abord du confort du lit que procure *Bonne Nuit les Petits*. Cette musique berçante, la douceur de l'ours, ce sont des choses universelles qui marcheront toujours. » Aujourd'hui encore, *Bonne Nuit les Petits* est l'une des émissions jeunesse qui vend le plus de produits dérivés en France, après Disney. Diffusé en Hollande, en Suisse et en Belgique, l'ours inventé par Claude Laydu aura conquis le cœur des enfants du monde entier. « On ne pouvait pas penser qu'on aurait autant de succès. Un jour, nous sommes allés au Pays-Bas avec Claude. Nous étions à la sortie d'une école avec la marionnette de Nounours dans une décapotable. Tous les enfants le reconnaissaient et accouraient, c'est là qu'on a compris que le phénomène dépassait nos frontières. »

VINGT DEUX ANS EN AFRIQUE

Si la relation qui lie Michel Manini à Nounours a été intense, elle n'est pour autant pas la seule. En tant que producteur-réalisateur cette fois-ci, il apportera sa créativité et son savoir-

faire en Afrique. Au début des années 70, celui qui se destinait d'abord à devenir chanteur, créera de multiples programmes pour enfants, animés par des animaux et personnages tout droit sortis de son imaginaire. Pendant plusieurs années, les enfants du Gabon suivront par exemple les aventures de Soumou, un éléphant sans défense dans les deux sens du terme et de ses compagnons Pépin et Akassi. Si la recette semble être la même que *Bonne Nuit les Petits*, le contenu, lui, est différent. Basées sur les légendes et les contes africains locaux, les aventures sont d'abord enracinées dans l'imaginaire des enfants gabonais. « Mon nom est beaucoup plus connu au Gabon qu'en France. Un jour, à l'aéroport, une femme qui contrôlait mon passeport s'est rendue compte que le nom qu'elle voyait tous les soirs à la télé était celui d'un homme blanc, elle ne voulait pas le croire. »

Un séjour en Côte d'Ivoire et d'autres personnages auront marqué l'histoire télévisuelle africaine comme les fameuses Sakadi ou Calebasse. De la France à l'Afrique, de l'Afrique à la France, Michel Manini reviendra deux fois au chevet de Nounours pour de nouvelles séries d'épisodes en 1976 et 1995. Il repartira à chaque fois vers de nouvelles aventures, des idées pleines la tête. « C'était important pour moi d'être indépendant, d'avoir une liberté totale de créer.

En 1968, j'ai quitté la toute nouvelle ORTF, c'était quelque chose de rare. A l'époque on y entrait et on ne repartait jamais. »

MÉMOIRE VIVANTE DE LA RTF

Depuis ses débuts au service animation de l'unique chaîne de télévision française en 1958, Michel Manini fait partie de ceux qui auront vu la télévision peu à peu se transformer. De ses premières années, le réalisateur se rappelle surtout de la patience et du professionnalisme de ses patrons. « On avait vraiment du temps pour créer, pour inventer. On bricolait énormément, la télévision à cette époque, c'était avant tout du chatterton et des cales sifflets ! Aujourd'hui, la technologie a tellement évolué, tous les 6 mois on sort du nouveau matériel ! Les réalisateurs n'ont même plus le temps de découvrir les appareils, ils sont obligés de venir travailler la nuit. La pression de la production est devenue trop importante et c'est la créativité qui en pâtit. » Même si les temps ont changé, le réalisateur reconnaît l'étonnante progression de l'animation audiovisuelle française. « Il y a vraiment des chefs-d'œuvre qui sortent aujourd'hui en matière d'animation pour enfants. Je pense que la France reste toujours le principal concurrent des États-Unis dans ce domaine. »

Cinquante années après le début de *Bonne Nuit les Petits*, Michel Manini réa-

lise qu'il a laissé une trace dans le paysage audiovisuel français. « C'est vrai que c'est marrant. On a fabriqué la mémoire de l'enfance de l'époque. Je crois que j'ai été payé par la gentillesse de mes contemporains qui, à chaque fois que je leur parle de Nounours, m'accueillent avec de grands sourires. » Celui qui aura inventé et créé des dizaines de personnages animés tout au long de sa carrière avoue également que ce travail lui aura permis de rester quelque part un grand enfant : « Je crois que c'est la plus belle chose qui puisse arriver dans la vie. »

Soumou, Pépin et Akassi auront bercé l'enfance des Gabonais



Michel Manini dans les bras de Nounours

Michel Manini

Michel Manini

CAPOEIRA

ENTRE DANSE ET COMBAT

A mi-chemin entre la danse, le jeu et le combat, la capoeira a investi les places et les rues de Bordeaux au début des années 2000. Depuis, l'enthousiasme n'a cessé de grimper pour cette discipline, récemment élevée au rang de patrimoine immatériel du Brésil. Entre art de résistance et esthétique de la puissance, rencontre avec les danseurs du groupe « Capoeira Brasil-Bordeaux » apparu il y a 4 ans.

Accroupi au sol tel un animal prêt à bondir, un homme guette son adversaire qui s'approche de lui le buste courbé, dans un mouvement fluide et ondulant. Les orteils en griffe et le front perlant de sueur, tous deux se défient du regard. Brusquement, les corps s'arc-boutent et s'élancent l'un vers l'autre : les mouvements sont rapides, félins, et les deux hommes semblent se livrer à une sorte de rituel, mêlant acrobaties et coups de pied, non pour frapper mais pour séduire.

L'AGILITÉ D'UN FAUNE

Nous sommes ici dans la salle d'entraînement des capoeiristes de *Brasil-Bordeaux*, à Floirac. Il y a là toutes les couleurs de peau, une déclinaison du noir au blanc. C'est ici que Topete - houpette en français – un Brésilien de 28 ans à l'accent inimitable enseigne l'art de la lutte dansée à une vingtaine de jeunes. Une discipline traditionnelle qui emmène ses élèves dans un univers bien particulier lié à l'histoire et aux racines africaines du Brésil. Car la capoeira est bien plus qu'un art martial. « *C'est un mélange de danse, de musique, de chant, et de rituels.* » raconte Cora, capoeiriste depuis 3 ans. On marche ici sur les pas des anciens esclaves africains qui ont créé la capoeira en déguisant leur combat sous l'apparence d'un jeu. Cette forme de rébellion se niche aujourd'hui dans de petits détails comme la « ginga », le jeu de jambe des danseurs qui repro-

Par Jenny Stenton

duit le balancement de la démarche du vaurien, révélant toute la malice du capoeiriste. Le jeu est partout et se décline jusque dans les surnoms des jeunes danseurs, imaginés par le maître à partir de leur personnalité ou de leurs aptitudes physiques. Titane, Estrela (étoile), Feiticeira (sorcière), Elástico ... Tous ont ainsi été baptisés lors du « batizado », un passage de grade au cours duquel les élèves reçoivent leur première corde.

UNE PRATIQUE ARTISTIQUE

Dans la petite salle tapissée de tatamis, l'énergie déployée par les danseurs est palpable. Autour des deux hommes qui s'affrontent, une vingtaine de jeunes forment un cercle afin de délimiter la « roda », la ronde qui définit l'espace de jeu des deux capoeiristes. Tous frappent des mains et chantent au rythme d'instruments brésiliens, créant une aura d'énergie autour du cercle. D'étranges sons résonnent en provenance du « berimbau », un arc en bois tendu par une corde de métal qu'un musicien frappe de manière rythmique. Les sonorités graves et aiguës restent suspendues dans l'air. « *La personne qui tient le berimbau contrôle la roda,* » raconte Yann, capoeiriste depuis 9 ans. « *C'est cet instrument qui servait à prévenir de l'arrivée de la police,* » confie-t-il. « *Un bon capoeiriste doit savoir interpréter le rythme et les chants afin d'adapter sa vitesse et ses mouvements à l'histoire qui est racontée.* » La complicité se lit sur les visages. Le partage des origines de la capoeira a quelque chose de secret et de magnétique, comme si chaque danseur préservait un talisman. « *La capoeira est bien plus qu'une simple danse. Il faut apprendre à chanter, à manier les instruments et connaître son histoire et ses différents styles...* On évolue constamment. » Mais le corps des danseurs est mis à rude épreuve. Tendinites, luxation d'épaules, entorses des poignets... « *C'est très usant car on est toujours sur les articulations, on se fait souvent mal, mais on continue. C'est vraiment un mode de vie,* » explique Estrela avec un large sourire tandis que sa voisine prend soin de son orteil rougi. Les affrontements sont spectaculaires et très chorégraphiés. Du côté des garçons, l'enthousiasme se mesure à la hauteur des sauts. Torse nus, ils enchaînent les roues sans les mains et les coups de pied en « *demi-lune de compas* », défiant les lois de la pesanteur. Les corps ruissellent de sueur : on pourrait se croire dans une cérémonie de transe.

DES COUTUMES DISTINCTES

« *L'engouement est réel* » témoigne Feiticeira, franco-brésilienne et instructrice de capoeira à Bordeaux. « *Mais les objectifs des danseurs ne sont pas les mêmes qu'au Brésil. Là-bas, la capoeira est une véritable institution et fait partie de la culture. Pratiquée dans la rue, elle ne s'enferme jamais dans des dojos comme ici. Les enfants sont plus nombreux car beaucoup ne vont pas à l'école. Le maître de capoeira devient comme un père. Sa parole est sacrée. Pour les enfants des favelas, c'est un moyen d'oublier leurs conditions de vie misérables, le temps d'un cours... C'est un tremplin. Ici nous sommes loin de cette conception de la danse, la plupart des gens viennent pour se détendre, et la moyenne d'âge est au-dessus de vingt ans.* » Mais que l'on soit au Brésil ou à Bordeaux, le partage reste l'une des valeurs maîtresses de la capoeira qui investit les places dès l'arrivée des beaux jours lors de démonstrations ébouriffantes d'énergie. Du 19 au 21 avril prochain, le groupe se produira sur les quais de Bordeaux à l'occasion de leur 4ème festival. Trois jours de spectacle ponctués d'initiation à la danse et de duels acrobatiques, de quoi animer les rives de la Garonne au rythme des chants brésiliens. 🐉

"Si tu veux devenir maître, apprends à être disciple", l'une des devises des capoeiristes.

PIERRE DURAND

UN CHEVAL, UN DESTIN

Pierre Durand a entretenu une véritable histoire d'amour avec son cheval Jappeloup. Une histoire passionnelle, exceptionnelle, exclusive portée actuellement au cinéma. Portrait d'un cavalier au destin hors norme.

Par Damien Renoulet

Pierre Durand a franchi bien des obstacles durant sa vie, mais celui-là est de taille. Voir sa vie à l'écran. Voir son histoire avec Jappeloup consacrée au cinéma. « *Il est toujours très difficile d'être spectateur de sa propre vie, surtout que ce film diffère de la réalité. Je ne pensais pas être dépossédé de mon histoire. Cela m'a vraiment troublé.* » Qu'on le comprenne, il ne se retrouve pas dans le film. « *Le Pierre Durand du film est un mélange de trois personnes : il y a un bout de Rocky Balboa, une partie de la vie de Guillaume Canet, de son expérience équestre ainsi qu'un peu de moi.* »

« A 13 ANS, JE REVAIS DE DEVENIR CHAMPION OLYMPIQUE »

Né dans le Bordelais, Pierre Durand se précipite après l'école au centre équestre voisin. Son père, passionné d'équitation, lui achète Bonita à une colonie de manouches. « *Tu as de la chance, petit. Nous acheter un cheval te portera bonheur* » lui glisse un gitan. Premiers concours. Et premières bosses. Surtout, le petit nourrit déjà une certaine ambition, celle de devenir champion olympique. A 13 ans, seulement. « *Cela est venu de manière naturelle. En regardant les JO de Mexico j'ai été subjugué par cet événement.* » Le compte à rebours est désormais activé.

« AUCUN COUP DE FOUDRE POUR JAPPELOUP »

Malgré des chevaux très caractériels, il se fait peu à peu connaître dans le milieu. Dans les études, il assure aussi. Un bac D,

une maîtrise de droit privé, il est reçu major à l'examen d'administrateur judiciaire, s'installe ensuite à Libourne pour exercer cette profession. Mais, obstiné, il enchaîne en parallèle les concours hippiques. « *Toute ma vie s'est construite par rapport à l'objectif de devenir champion olympique.* » Les plus critiques y voient derrière un calculateur froid. « *Je ne suis pas quelqu'un de froid, mais plutôt de sensible et émotif. Après, c'est vrai, j'ai tout organisé pour que ce rêve devienne réalité.* » Pas mal d'obstacles à surmonter, oui, mais son destin semble écrit. Le déclic? Un cheval noir, mal dressé et rétif. Dans la région, il a mauvaise réputation. Son père, connaisseur, flaire pourtant la bonne affaire. « *Un vrai voyou, mais quel talent.* » Pierre Durand n'a pas le moindre coup de foudre. « *Je n'ai absolument pas vu un grand champion, car il était petit, 1,58m au garrot. Et puis son croisement était assez original entre un trotteur et un pur sang.* » Le couple est pourtant formé, pour le meilleur et pour le pire.

JO DE LOS ANGELES : « UN ECHEC SALUTAIRE »

Le meilleur attendra quelques années. Nous voilà en 1984. Durand participe aux JO à Los Angeles. « *Mon rêve d'ado a viré au cauchemar. Ces jeux furent un échec cuisant, un drame intérieur.* » Durand à terre, Jappeloup qui prend la poudre d'escampette. Le milieu se gausse. Qu'à cela ne tienne, l'humiliation lui donne

de l'aplomb. « *Ce fut un échec salutaire.* » Quatre ans plus tard, Pierre Durand débarque à Séoul en canalisant ses émotions. Le fruit tombe alors presque naturellement. Il atteint enfin son rêve en remportant le concours équestre un soir d'août 1988. « *Séoul fut un accomplissement parfait et total.* » Jappeloup effectue le tour d'honneur, médaille d'or rivée au poitrail, pour le remercier. Deux ans plus tard, il obtient le titre mondial par équipe. Ultime consécration. La boucle est bouclée. Durand prépare Barcelone. Le combat de trop. Jappeloup l'abandonne fin 1991. « *Ce fut l'épreuve la plus cruelle pour moi.* » Une mort si soudaine qu'on l'accuse d'avoir euthanasié Jappeloup pour toucher l'assurance. « *A l'époque, j'étais président de la fédération française d'équitation. J'avais de farouches opposants à mon projet et, n'arrivant pas à me faire changer d'avis, ces derniers sont allés sur un autre terrain en jetant l'opprobre.* » Le mal est fait. « *Devenu inaudible au sein de la Fédération, j'ai mis un terme à mon second mandat en 1998.* »

A cette époque, Pascal Judelewicz, producteur français de cinéma, s'intéresse à ce couple hors norme. Une idée de film émerge oui, mais les fonds financiers manquent. Dix ans plus tard, le projet prend enfin forme. 13 mars 2013, le film sort en salle. Comme un symbole, Jappeloup est premier dans le box... office. 🐉

Pierre Durand et Jappeloup, une relation hors norme

Pierre Durand " Les JO de Séoul furent un accomplissement parfait et total "



OUVREZ GRAND VOS CHAKRAS

Chez elle, à Bordeaux, l'artiste autodidacte Sonia Degruson peint des toiles abstraites et lumineuses. Elle s'inspire de ses croyances, de cette spiritualité chinoise méconnue en France : le taoïsme. Taoïste et praticienne en Chi Nei Tsang, une médecine chinoise millénaire, la quarantenaire reçoit aussi des clients, masse leurs chakras - des centres d'énergie - abdominaux et délivre ses leçons de sagesse. Elle dit avoir fait le choix de vivre d'art, d'amour et d'eau fraîche. Une rencontre magnétique.

Par Malik Teffahi-Richard

JuliFoto Bordeaux

C'est l'histoire d'un colibri dans la forêt amazonienne. La forêt prend feu, et tous les animaux s'enfuient. Sauf le colibri, qui remplit son gosier d'une goutte d'eau et vole au secours de la forêt. Moqueurs, les animaux que le colibri croise en chemin l'interpellent : « Mais que comptes-tu faire avec ta goutte d'eau ? » Le colibri rétorque : « Tout ce que je veux faire, c'est faire ma part. » Colibri, c'est ainsi que Sonia Degruson se définit aujourd'hui.

L'ILLUMINATION

Tout a commencé il y a six ans, par une révélation, une rencontre : celle d'Andrew Fretwell, un anglais instructeur senior tao venu s'installer à Bordeaux. Il est l'un des grands noms du taoïsme contemporain et a reçu l'enseignement certifié de Mantak Chia, véritable mentor spirituel de la religion taoïste qui réside en Thaïlande, le sage incontournable qui a vulgarisé le Tao, « le Maître » d'aujourd'hui. Depuis la venue d'Andrew, Bordeaux abrite une communauté grandissante de taoïstes, de toutes disciplines et de tous horizons. Et depuis, Sonia a reçu l'enseignement du Chi Nei Tsang, se considère taoïste, médite et recherche l'harmonie. Rompre avec le stress ambiant, vivre dans l'instant présent, abolir tout jugement, considérer la vie comme un chemin sans fin : tel est devenu son combat quotidien.

LEÇONS DE SAGESSE ET D'AMOUR UNIVERSELS

Sur la vie, l'amour, le sexe, ou la mort, Sonia prodigue avec aisance et poésie de véritables leçons de maître : « Pensons moins avec nos têtes et plus avec nos cœurs. C'est très occiden-

tal de chercher à mentaliser, à conceptualiser. Mais être dans le mental, ce n'est pas être dans sa conscience, c'est être hors de soi. » ; « Nos sociétés occidentales sont trop dans l'avoir, pas assez dans l'être » ; « On ne peut pas changer les autres, il faut les aimer comme ils sont. C'est ce qui émane de soi, ce qu'on dégage, qui va les influencer, sans jamais avoir besoin de les juger. » Comment mieux aimer ? « Il faut lutter contre ses peurs, ses complexes, pour s'ouvrir à l'amour universel et inconditionnel. » En ce qui concerne le sexe, le taoïsme enseigne le franchissement des étapes, « à dépasser le stade de la sexualité primaire et animale pour peu à peu parvenir à une véritable union émotionnelle et spirituelle. » Où en est-elle ? Sonia sourit : « Pas assez loin, mais je compte bien y parvenir. » Et la mort, y pense-t-elle ? « Certains grands maîtres tao atteignent l'immortalité, dans le sens où ils sont connectés à l'univers tout entier. » De toute façon, pour les taoïstes, la mort n'est qu'un retour à l'essentiel. Sonia achève : « Il y a des cas extraordinaires, véridiques, de certains maîtres de yoga qui parviennent à ne se nourrir plus que d'eau et de lumière. » Autant de leçons et de visions que Sonia met en pratique.

LE SOURIRE INTÉRIEUR

Dans le Chi Nei Tsang, tout d'abord, massage qui stimule le ventre, « notre cerveau émotionnel et réserve d'énergie vitale », pour renouer avec le « sourire intérieur » en faisant circuler les énergies, en débloquent les tensions, en nettoyant, et en mettant en place un système de « recyclage des émotions ». D'après Sonia, pour être heureux, il suffit de « sourire à ses organes, c'est-à-dire d'amener à l'intérieur de soi cette vibration et cette sensation positive que l'on ressent quand on sourit, que quelqu'un

nous sourit, que l'on regarde le soleil ou qu'on pense à un moment heureux de notre vie. » Il faut ensuite amener cette vibration au cœur de chaque organe. D'après le Tao, le cœur serait le centre énergétique de la joie, les poumons de la tristesse, les reins de la peur, le foie de la colère et la combinaison rate/pancréas, de la raison et de la créativité. Et dans l'art comme dans la vie, Sonia recherche ce sourire, cette lumière, cette peinture de soi.

« EST BEAU CE QUI JAILLIT D'UNE NÉCESSITÉ INTÉRIEURE DE L'ÂME »

Tel est le *leitmotiv*, la mantra qui nourrit l'imaginaire et l'esthétique de Sonia. Sa peinture peut être qualifiée d'énergétique. Sonia s'explique : « Chaque couleur a sa propre vibration, émet une fréquence, une résonance particulière. » Ses toiles se jouent ainsi des lumières, des contours et des contrastes pour exprimer une forme d'énergie harmonieuse, apaisante, presque nourrissante. Dans son salon, Sonia a accroché aux murs plusieurs de ses œuvres. Elle en désigne une du doigt, faite de formes abstraites, aux couleurs éclatantes : « Peu de gens arrivent à le voir, mais sur cette toile j'ai peint ici, en filigrane, la silhouette de Bouddha et là, si on regarde bien, on peut voir la croix de Jésus. »

— Contact : <http://www.soniad.fr> —



Le symbole du Tao (= le chemin, en chinois). Il représente la fusion des énergies contraires : le yin (noir, Lune, féminité) et le yang (blanc, Soleil, masculinité). Deux opposés qui s'attirent et se complètent.